

P34
2301

ГОСУДАРСТВЕННАЯ
ПУБЛИЧНАЯ БИБЛИОТЕКА
В ЛЕНИНГРАДЕ

Revue

d'Histoire littéraire
de la France

PUBLIÉE

Par la Société d'Histoire littéraire de la France

3^e Année. — 1896.



PARIS

ARMAND COLIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

5, RUE DE MÉZIÈRES

—
1896



Revue d'Histoire littéraire de la France

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE DE GRIMM AVEC WAGNIÈRE

Ce n'est pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, une de ces correspondances destinées à demeurer secrètes comme Grimm en envoya tous les quinze jours pendant vingt ans, de 1753 à 1773, aux cours de l'Allemagne du Nord et du Midi. Ce n'est pas davantage une correspondance telle que le nouvelliste devenu diplomate et agent politique en entretenit avec la *Sémiramis du Nord*. On ne saurait guère espérer maintenant pouvoir ajouter beaucoup à ces gerbes déjà faites. La collection, dans laquelle M. Maurice Tourneux a rassemblé avec autant de diligence que de tact littéraire les feuilles de nouvelles écrites par Grimm comme celles qui proviennent de ses émules Raynal, Diderot, Meister, ne laisse pas à glaner après elle; et la correspondance avec Catherine II, qui a vu le jour en 1878 pour la première fois, a été assez accrue depuis lors par M. Jacques Grot dans une édition nouvelle pour que celle-ci puisse sembler définitive — ou peu s'en faut. — Lorsqu'elles parurent, les lettres de Grimm à Catherine II et celles de Catherine II à Grimm¹ furent une véritable révélation. Nous ne saurions prétendre qu'il en sera autant de celles qui se trouvent dans les pages suivantes. Adressées toutes au même personnage, elles ont à peu près toutes le même objet : Voltaire

1. *Recueil de la Société impériale d'histoire russe*, t. XXIII (1878), lettres de Grimm, et t. XLIV (1886), lettres de Grimm à Catherine (2^e édition).

et sa bibliothèque acquise par l'impératrice. Mais quelle que soit l'importance de cet objet et son intérêt, pareille matière ne saurait entrer en ligne de compte avec l'intérêt des sujets variés traités ailleurs avec tant d'abandon. Pourtant elles serviront à éclairer davantage un chapitre d'histoire littéraire et, chemin faisant, fourniront des détails nouveaux et probants.

Les lettres publiées ci-dessous ont été adressées par Grimm à J.-L. Wagnière, le secrétaire de Voltaire. Celui qui les écrivit est trop connu maintenant pour qu'il soit besoin de retracer ici sa physionomie, même sommairement. Après l'étude si bien documentée consacrée en 1887 par Edmond Schérer à *Melchior Grimm, l'homme de lettres, le factotum, le diplomate*, tous les aspects de cette nature complexe sont surabondamment déterminés. On sait par le menu les diverses étapes de cette carrière si nette sous son apparente diversité et comment le fils du pasteur de Ratisbonne fit son chemin dans le monde. Obséquieux et plein de savoir-faire, cet Allemand finit par s'acclimater assez dans un pays qu'il méprisait pour se ménager bien vite des revenus en contant aux oreilles étrangères les traits de la frivolité française. A ce commerce, Grimm gagna plusieurs revenants-bons : c'est ainsi que le libelliste devint baron du Saint-Empire, ministre plénipotentiaire, homme de confiance de la grande Catherine, voire même colonel russe. Mais, en dépit qu'il en eût, il prit aux gens de France quelques-unes de ces qualités qu'il appréciait médiocrement : la légèreté de l'allure, l'art de mettre en valeur les racontars insignifiants, de tirer de l'attrait des anecdotes les plus anodines et de les faire valoir par un certain bonheur d'expression. Si bien que, par un singulier retour des choses, l'auteur de la *Correspondance secrète* ne saurait passer chez nous pour un écrivain indifférent et tient une place honorable dans l'histoire littéraire de notre xviii^e siècle, tandis qu'au delà du Rhin, dans son pays natal, l'auteur de *Banise* ne sera jamais qu'un assez piètre homme de lettres. L'avenir garde parfois en réserve de ces ironies-là ! Mais il convient d'ajouter sans retard que Grimm eut toujours autant de bon cœur qu'il avait de bon sens. S'il se montrait trop volontiers flatteur et courtisan pour les grands dont il dépendait, il ne cessa de témoigner le plus d'intérêt qu'il put — et d'un intérêt très efficace — aux inférieurs qui recoururent à lui. La correspondance qui suit en sera la preuve. On en trouverait bien d'autres encore à son actif.

Jean-Louis Wagnière, auquel ces lettres sont adressées, est beaucoup moins connu que son correspondant. Ceux qui ont suivi

l'histoire de Voltaire n'ignorent pas le nom du dernier en date de ses secrétaires ; mais les diverses circonstances de la vie de Wagnière demeurent encore assez obscures. Où et quand naquit-il ? Vers 1740, si l'on s'en tient à un mot de lui-même ¹. Où ? Peut-être à Bercher, dans le canton de Vaud, si l'on prend à la lettre un autre mot de lui par lequel il déclare que Saurin fut ministre du lieu de sa naissance ; or, Saurin fut ministre à Bercher de 1684 à 1689 ². Wagnière était incontestablement vaudois ; lui-même se déclare « Suisse du pays de Vaud » ; mais il appartiendrait à quelque érudit local de pousser plus avant les recherches à cet égard et de déterminer exactement les origines de Wagnière.

Son entrée chez Voltaire est mieux connue, parce que Wagnière lui-même a pris soin de nous en informer. « Je n'avais que quatorze ans lorsque je m'attachai à lui, à la fin de 1754, écrit-il. Il daigna faire attention à l'envie extrême que j'avais de travailler, de m'instruire et de lui plaire ; il y parut sensible, m'encouragea, se prêta à mon éducation, me donnant lui-même des leçons de latin, que j'avais commencé d'étudier, et il eut de l'amitié pour moi. » Cette date est confirmée ailleurs par un passage d'une lettre du 15 décembre 1768, dans lequel Wagnière déclare : « Je souhaite rester encore quatorze ans avec le grand homme comme j'ai déjà fait. » Et ceci se réalisa presque, puisque Wagnière ne quitta plus Voltaire, demeurant ainsi près de vingt-cinq ans aux côtés de son maître. Mais lorsque Wagnière, jeune et ignorant, entra à Prangins, où le philosophe habitait alors, c'est le Florentin Collini qui y remplissait les fonctions de secrétaire, et il les occupa jusqu'en juin 1756. Le nouveau venu n'eut qu'à observer le train de la maison et à se préparer, en profitant des leçons de Voltaire, aux services qu'on devait lui demander plus tard. Wagnière ne s'éleva que graduellement, à force d'application et de bonne conduite, au rôle de factotum et de confident qu'il devait remplir pendant les dernières années de la vie de Voltaire. D'abord copiste en 1755, durant une absence de Collini, il entra véritablement en charge quelques mois après le départ de son prédécesseur. Quand celui-ci quitta son maître, Voltaire demanda à des amis de lui procurer « un domestique intelligent et qui même sût un peu écrire ». Aussitôt que le patriarche eut reconnu tout le parti

1. Les divers écrits que Wagnière a consacrés à Voltaire et dont il sera parlé ci-dessous à leur date, ont été imprimés sous le titre général de *Mémoires sur Voltaire* par Longchamp et Wagnière (1826 et 1838, 2 vol. in-8). C'est à cet ouvrage que nous renverrons. *Mémoires*, t. I, p. 9.

2. Voltaire, *Œuvres*, édition Beuchot, t. XXIX, p. 621.

à tirer du jeune Wagnière qu'il avait sous la main, il ne chercha pas davantage et s'empressa de le dresser à son usage. C'est alors que commencèrent les vingt et un ans pendant lesquels Wagnière se vante d'avoir été son seul secrétaire.

Il est hors de conteste que Wagnière réussit parfaitement. Tandis que les autres secrétaires employés par Voltaire ne songeaient guère qu'à l'abandonner dès qu'ils le pourraient, Wagnière se fixa auprès de lui sans esprit de retour. S.-G. Longchamp, intrigant et fripon, qui servit de secrétaire au philosophe de 1746 à 1751, s'en alla après quelques années à peine, non sans détourner plusieurs manuscrits. Collini, plus instruit mais tête à l'évent, remplit pendant quatre ans la charge qu'il avait acceptée et ne put se résoudre à demeurer toute sa vie le *barbouilleur* de M. de Voltaire. Seul Wagnière, modeste, tranquille et dévoué, consacra son ambition à bien servir son maître et demeura près de lui jusqu'à la fin. Lorsque Wagnière prit femme, celle-ci eut même son emploi à Ferney et la petite famille issue de cette union — une fille et un fils, Catherine et Enoc — grandit aux côtés du patriarche, tandis que le père s'acquittait de son mieux de ses devoirs d'homme de confiance.

Et ce n'était pas une sinécure. « J'ai le bonheur d'avoir une espèce de secrétaire qui a beaucoup de mérite », mandait Voltaire, le 8 octobre 1766, au duc de Richelieu, et quand cette « espèce de secrétaire » venait à lui manquer, il s'en plaignait également à ses correspondants : « Je n'ai point auprès de moi Wagnière, j'écris avec peine, je suis malade » (26 juin 1767, à Damilaville). En effet, Voltaire, qui se vante quelque part d'écrire jusqu'à trente lettres par jour, devait trouver la besogne un peu lourde lorsqu'une main étrangère ne l'aidait pas à l'accomplir. Wagnière prêtait doublement à son maître l'office de sa plume : non seulement il écrivait sous la dictée du patriarche des lettres que celui-ci signait, mais encore il endossait la paternité d'écrits que Voltaire inspirait si bien qu'ils sont tout à fait de lui. Qu'il s'agit de rassurer un correspondant sur la santé du spirituel valétudinaire ou de modérer l'ardeur importune de quelque autre, le « fidèle » Wagnière se chargeait de tout avec bonne grâce. Il démentait les faux écrits attribués à son maître, se mêlait courageusement aux luttes avec la police quand celle-ci surprenait la contrebande des livres prohibés (affaire Lejeune) et acceptait volontiers la responsabilité des coups qu'il plaisait à Voltaire de porter sous le masque du serviteur. Wagnière se reconnaît ainsi l'auteur de la *Lettre du secrétaire de M. de Voltaire au secrétaire*

de M. Le Franc de Pompignan, qui est bel et bien de son patron. Et ce n'est pas tout encore. Wagnière aidait grandement Voltaire dans ses recherches et dans ses lectures. On suppose non sans vraisemblance que c'est lui qui assembla les matériaux et les preuves de cette *Histoire du parlement de Paris*, qui fit tant de bruit à sa naissance. Il est en tout cas hors de doute que Voltaire se servait de Wagnière pour ses lectures et lui dictait les réflexions inspirées par l'ouvrage en cours. Un volume actuellement conservé dans la réserve du département des imprimés de la Bibliothèque nationale (Lb³⁵ 27) en offre la preuve évidente. C'est un exemplaire de l'*Examen de la nouvelle histoire de Henri IV par M. de Bury* (par La Beaumelle; Genève, 1768, in-8). Les impressions de Voltaire, dictées à Wagnière, s'évalent sur les marges, consignées en remarques le plus souvent nettes et brèves, fréquemment violentes, parfois étendues et justifiées. Si on saisit ainsi sur le vif les émotions du lecteur, on apprend aussi quel secours son collaborateur lui prêtait¹.

Wagnière lui-même nous a laissé d'intéressants détails sur les habitudes de travail de Voltaire. « La plupart du temps nous travaillions dix-huit à vingt heures par jour, dit-il; il dormait fort peu et me faisait lever plusieurs fois la nuit. » Pourtant, quelque pénibles qu'ils fussent à accomplir, ces devoirs n'étaient, en somme, que ceux de la charge d'un secrétaire. Mais avec une imagination aussi débridée que celle de Voltaire, il y avait bien d'autres obligations à remplir, auxquelles ses exigences d'enfant gâté ne permettaient pas de se soustraire. Wagnière, lui, s'y conformait avec complaisance, indulgent aux faiblesses du grand homme qu'il servait. C'est ainsi qu'il dut — bien que huguenot de naissance et franc-maçon — suivre de près la négociation des pâques de Voltaire, lorsque celui-ci eut, en 1768 et en 1769, la malencontreuse idée de faire des simagrées religieuses auxquelles rien ne l'obligeait. Pendant les vingt-cinq années qu'il passa de la sorte aux côtés du patriarche, Wagnière fut ainsi le témoin de bien des scènes d'intérieur, de bien des incidents comiques, destinés à rester secrets, qu'il a racontés plus tard dans ses souvenirs. Mais, narrateur fidèle et bien informé, il écrit avec la déférence qu'on doit aux erreurs d'un grand et libre esprit trop fantaisiste et mal en équilibre. Si l'on devait faire un reproche au récit, ce serait de marquer trop de sympathie pour le héros. Wagnière est de la race des dévoués : il ne pêche que par excès de bienveillance

1. *Mémoires*, t. I, p. 53.

native et ses jugements s'en ressentent surtout à l'égard de celui qu'il servit si longtemps.

Le dévouement de Wagnière pour son maître se montra surtout pendant les derniers mois de la vie de Voltaire. Grâce à Wagnière, on a la relation par le menu de ce suprême voyage de Ferney à Paris et des incidents qui marquèrent la fin du grand homme. Partis ensemble, le philosophe et son secrétaire ne devaient pas revenir ensemble. Avant de l'entreprendre, Wagnière avait vivement déconseillé ce déplacement, dont il prévoyait tous les dangers pour un vieillard de quatre-vingt-quatre ans. On sait comment ce pressentiment se réalisa. Accablé d'honneurs dès son arrivée, toutes ces émotions ébranlèrent bien vite la santé de Voltaire, et, pour le remettre, il eût fallu retourner sans tarder à Ferney. C'est ce que Wagnière proposait, de concert avec le médecin Tronchin. « M. de Voltaire vit depuis qu'il est à Paris sur le capital de ses forces, disait celui-ci, et tous ses vrais amis doivent souhaiter qu'il n'y vive que de sa rente. » C'était le langage du bon sens; pourtant il ne prévalut pas, car Voltaire lui-même, grisé par toutes les flatteries de la vie parisienne, songeait à fixer désormais sa résidence dans la capitale. « Il achète une maison, disait encore le docteur Tronchin; j'ai vu bien des fous dans ma vie, mais je n'en ai jamais vu de plus fou que lui : il compte vivre cent ans. » Tel était aussi le sentiment de Wagnière qui mettait toute son influence sur le patriarche à essayer de le ramener à Ferney, et comme cette influence déplaisait fort à M^{me} Denis, la fameuse nièce de Voltaire, qui était d'un avis tout opposé, celle-ci réussit à faire partir le secrétaire, sous prétexte d'arrangements à prendre là-bas. « Les jours suivants, rapporte Wagnière en parlant de Voltaire, il me donna tous ses ordres par écrit et une procuration pour arranger ses affaires, fit arrêter une place à la diligence de Lyon, où je devais passer pour lui envoyer de l'argent. Le 29 avril, étant seuls, il se tourna tristement vers moi, me tendit les bras en me disant : « Mon ami, « c'est donc après-demain que nous nous séparons ! Cela ne nous « est pas arrivé pendant vingt-quatre ans; je compte sur votre « amitié et sur votre prompt retour ! » Il pleurait comme un enfant en disant ces mots, et je n'en étais pas moins ému que lui. »

Wagnière quitta Paris le lendemain, à minuit. MM. Lucien Pérey et Gaston Maugras ont publié récemment cinq lettres écrites par Voltaire à son secrétaire pendant cette absence : elles donnent bien la mesure des sentiments affectueux qui régnaient alors

entre les deux hommes¹. « Je vous embrasse, mon cher Wagnière vous, votre femme, et Mimi, et Hénoc; je suis bien fâché de vous avoir laissé partir seul, mandait Voltaire à l'absent, moins d'une semaine après son départ (7 mai). Je vous prie d'ajouter à la caisse de livres que vous m'enverrez tout ce qui touche à la langue française, comme la grammaire de Port-Royal, celle de Restaut, les *Synonymes* de Girard, les *Tropes* de Dumarsais, les *Remarques* de Vaugelas, le Petit Dictionnaire des proverbes, les Lettres de Péliissier. Vous trouverez tous ces petits livres à gauche du poêle, au bord de la bibliothèque. Plus le livre de chirurgie de Thévenin in-4°. J'ajoute encore un livre en deux volumes sur l'orthographe française qui doit être sur le bureau de la bibliothèque. Revenez le plus tôt que vous pourrez, mon cher ami, je ne peux me passer ni de vous ni de mes livres. Si vous ne revenez pas bien vite, je pars, mort ou vif, vous chercher. »

Les savants éditeurs de cette lettre se sont assurément mépris sur la destination des livres que Voltaire demande à Wagnière avec tant d'insistance, au milieu de tous les compliments qu'il lui fait. Il convient de remarquer moins qu'eux « l'importance qu'attache cet inimitable prosateur à s'entourer des livres techniques sur la langue française ». Ces livres devaient servir à un emploi très particulier que Wagnière nous apprend. « L'idée lui était venue, écrit celui-ci en parlant de Voltaire, d'engager l'Académie française à refaire son dictionnaire; il eut beaucoup de peine à faire passer son avis. » Et ailleurs, Wagnière complète ce renseignement : « Ce fut pour travailler à cet ouvrage qu'il m'avait ordonné d'aller lui chercher les livres de sa bibliothèque à Ferney relatifs à la langue française et à diverses autres langues². » Wagnière a même publié, d'après l'original, la méthode qu'on devait employer suivant Voltaire pour opérer cette refonte qui tenait fort au cœur du philosophe, car nous le verrons demander d'autres matériaux pour cela à son collaborateur.

Du 7 au 15 mai 1778 Voltaire écrivit cinq lettres à Wagnière, longues et détaillées, qui montrent singulièrement la lucidité d'esprit de ce vieillard et la confiance qu'il avait en son secrétaire. La seconde en date, celle du 10 mai, suit à trois jours d'intervalle la première que nous avons citée plus haut. Voltaire y semble bien décidé, malgré quelques regrets, à se fixer définitivement à Paris. Il mande à Wagnière de rapporter avec lui tous les papiers d'af-

1. Lucien Pérey et Gaston Maugras, *La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney (1754-1778)*, in-8, p. 511-526.

2. *Mémoires*, t. I, p. 153, et t. II, p. 539.

fares qu'il peut être utile d'avoir sous la main, mais de revenir aussitôt. « C'est de vous surtout que j'ai besoin, mon cher ami, surtout dans l'état funeste où ma mauvaise santé m'a réduit. » Voltaire revient encore sur les livres dont il a été question ci-dessus. « Pour ce qui regarde mes livres, je vous ai prié déjà d'y ajouter ce que vous trouverez concernant la langue française et de joindre aux livres italiens en maroquin un petit livre en même format intitulé *il Vocabulario*. J'ai demandé aussi une anatomie de Thévenin dans laquelle se trouve un dictionnaire très utile des maladies et des remèdes; c'est un in-quarto qui est à côté de la première fenêtre en entrant. Je vous prie d'y joindre le dictionnaire celle, imprimé en deux ou trois volumes in-folio, qui est au premier rayon des livres italiens. Joignez y la Grammaire italienne de Buon Mattei, petit in-quarto qui est parmi ces livres italiens, excellent ouvrage dont j'ai besoin. Vous pouvez trouver aussi, parmi les livres anglais ou dans un coin de la nouvelle addition faite à ma bibliothèque, un livre anglais en deux volumes reliés, intitulé *the Origine of the language*. Je crois que voilà tout ce qu'il me faut. Envoyez-moi mes livres par les rouliers; ils arriveront quand ils pourront. Je vous manderai à qui il faudra les adresser. Mais encore une fois, mon cher ami, c'est de vous dont j'ai le plus besoin. Revenez le plus tôt que vous pourrez. »

Trois jours après, le 13 mai, nouvelle lettre aussi détaillée et aussi précise au secrétaire. Au milieu des instructions qu'il donne à Wagnière, Voltaire y parle de son installation à Paris. « J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre du 8 mai avec une grande consolation; j'en avais besoin; je crains bien d'avoir changé mon bonheur contre de la fumée. D'ailleurs, ma maladie augmente tous les jours. On me ruine pour achever une maison dans Paris, et je ne bâtis que mon tombeau. Si j'étais assez heureux pour jouir de cette maison quelques années avec une santé moins déplorable, soyez très sûr que je viendrais tous les ans passer quatre mois à Ferney; je suis actuellement dans les horreurs de la souffrance et de la ruine. » Malgré cela, il est encore une fois question des livres que Voltaire réclame. « A l'égard de la caisse des livres, recommande-t-il, il faudra l'adresser à M. de Neuville, maître des requêtes, intendant de la librairie, en son hôtel à Paris; mais attendez une seconde lettre de moi pour faire cette adresse, parce que mes souffrances continuelles ne m'ont pas encore permis de lui parler. Vous pourriez mettre dans cette caisse de livres le paquet intitulé *Recueil de vers en plusieurs langues*. Il est sur mon bureau dans ma chambre à coucher, ou sur

le bureau de ma bibliothèque. J'ajoute au catalogue des livres que j'ai demandés le poème des *Saisons* de M. de Saint-Lambert, dernière édition, sans oublier le livre le plus nécessaire, qui est l'*Almanach royal*. » Enfin, Voltaire indique quelques-unes de ses intentions à l'égard de Ferney qu'il quitte. « Je crois que nous pourrons affermer Ferney à peu près pour le prix qu'on en offre ; mais il faut attendre. Il est bon que Porami vende cette année les denrées à Genève ; qu'il voie avec votre femme ce qu'on en pourra tirer et qu'elle nous envoie le compte à Paris, sous le couvert de M. Devaines ou sous tel autre qu'on indiquera. Elle pourra vendre aussi la plus grande partie des vins de France et des liqueurs, et ne réserver que ce qui pourra nous être nécessaire pour un voyage que nous y ferons. Elle pourra vendre aussi l'huile qui se gâterait à la longue ; et se chargera de payer le curé sur le prix de toutes ces ventes et d'en tirer un reçu... Je vous attends et vous embrasse avec la plus tendre amitié. »

Le lendemain, nouvelle lettre encore très longue et pleine de recommandations minutieuses, car l'activité de Voltaire ne se dément pas plus que sa netteté d'intelligence. Les instructions domestiques y dominent toujours, et nous n'en citerons que la fin. « Je vous demande de m'envoyer sous l'enveloppe de M. Devaines deux *Prix de la justice et de l'humanité*. Je voudrais ensuite deux exemplaires de la *Bible des aumôniers du roi de Prusse*, sous la même adresse, en deux envois différents. Je voudrais bien savoir si le Pascal-Condorcet est fini, je vous prie de vous en informer à Grasset de Genève. Je n'ai point cette fois d'autre prière à vous faire. Je crains seulement d'avoir toujours oublié, parmi les guenilles que je fais venir, un beau manteau de satin blanc qui me serait actuellement assez nécessaire ; je vous prie de le faire mettre parmi mes hardes. En voilà assez pour aujourd'hui. J'ai bien peur de ne pouvoir être dans ma maison que dans deux mois. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et toute votre famille. »

Enfin, le lendemain 15 mai, autre lettre très détaillée en réponse à des questions de Wagnière, dont les affaires de Voltaire font encore tous les frais. « J'ai besoin de rassembler à présent toutes mes ressources pour la vie à Paris, écrit le philosophe au milieu des amabilités qu'il mande à son secrétaire. Vous reviendrez sans doute par le carosse de M^{me} Denis, vous ramènerez son bagage et mes guenilles. Ne m'écrivez plus par M. Devaines, il vient de partir pour Chanteloup, et pour une autre maison de plaisance. Il a donné ordre chez lui qu'on reçût vos paquets à moi adressés sous son enveloppe ; je les enverrai chercher. Envoyez

vos autres paquets subséquents à M. de Montsaugé, directeur et administrateur des postes de France, avec mon adresse sous l'enveloppe. Il est averti, il me fera délivrer ce que je réclamerai. » Et Voltaire ajoute : « Voilà une lettre bien longue et qui donne de la peine au pauvre malade. » Pourtant, il écrit encore un long paragraphe consacré à de nouvelles recommandations domestiques et termine enfin cette lettre vraiment étonnant pour un homme de son âge. « Je finis; ma main succombe au fardeau d'écrire. Je souffre des douleurs incroyables. Adieu, mon ami, que n'êtes-vous ici! »

C'était, en effet, la dernière lettre que Voltaire devait écrire de sa main à son secrétaire absent. Peu de temps après, il fut pris de la crise de strangurie qui allait l'emporter. Comme on le sait, Voltaire commit l'imprudence, parmi beaucoup d'autres, de prendre une drogue d'opium dont usait le maréchal de Richelieu. L'effet fut des plus funestes. M^{me} Denis en avisa Wagnière, que le malade ne cessait de réclamer¹. « Vous savez, mon cher ami, que je n'ai de confiance qu'en vous, lui écrivait-elle, le 25 mai. Revenez : votre maître a besoin de vous, j'en ai besoin moi-même; apportez tous les papiers que vous pourrez; emballez les livres. Il vous demande avec impatience. » Le lendemain, il est vrai, le langage était moins pressant. « Mon cher Wagnière, mon oncle va beaucoup mieux depuis hier et j'espère que nous le conserverons; mais c'est à cause de cela même qu'il faut que vous reveniez le plus vite possible. » Consciemment ou inconsciemment, M^{me} Denis se faisait illusion ici. Loin de s'améliorer, l'état de Voltaire empirait, ainsi qu'en témoignent d'autre part les lettres de son neveu M. d'Hornoy à Wagnière, écrites sur les instances du moribond. « Ne perdez pas de temps, mandait M. d'Hornoy, le 25 mai. Vous aurez ici un spectacle bien cruel, mais peut-être aurez vous plus de crédit sur lui que nous. Il a assez de tête pour résister obstinément aux instances que nous faisons pour qu'il se nourrisse, et pas assez pour se rendre à la raison. Il est bien douloureux de voir un homme qui avait encore quinze ans à vivre se tuer par son impatience. Hâtez-vous donc de venir, mon cher Wagnière; vous consolerez peut-être les derniers moments d'un homme que vous aimez, qui vous aime beaucoup, et dont je partage bien les sentiments qu'il a pour vous. » Et le lendemain, tandis que M^{me} Denis espérait, M. d'Hornoy écrivait de son côté : « Ce serait se faire illusion que de conserver de l'es-

1. *Mémoires*, t. I, p. 173.

pérance ». Il ajoutait : « J'adresse cette lettre à votre femme, parce que j'imagine que vous serez parti sur ma dernière. Si vous ne l'êtes pas, partez toujours. Ce qui lui reste de tête est pour vous désirer. Il est fort douteux que vous arriviez à temps, mais au moins, s'il vit encore, vous adoucirez un peu ses derniers moments. Adieu, mon cher Wagnière; je suis navré. Je sais combien vous serez affligés l'un et l'autre. Vous perdez un homme qui avait pour vous bien de l'amitié. Si celle que vous trouverez dans sa famille peut être un adoucissement, vous êtes bien sûr de la trouver ici. »

Jusqu'à ses derniers moments, Voltaire ne cessa pas, en effet, de réclamer son secrétaire. Craignant que M^{me} Denis, qui en dépit de ses protestations, ne portait pas beaucoup de sympathie à Wagnière, n'eût pas rappelé ce dernier aussi instamment qu'il eût fallu, le mourant dicta, dans la nuit du 25 mai, au domestique même de M^{me} Denis, un billet secret destiné à Ferney pour réclamer sans retard auprès de lui son secrétaire de confiance. Ce billet, retrouvé par MM. Pérey et Maugras, a été publié par eux. Nous le reproduisons également.

Je me meurs, mon cher Wagnière, il paraît bien difficile que je réchappe. Je suis bien puni de votre départ, d'avoir quitté Ferney et d'avoir pris une maison à Paris. J'ai recours à vous pour être payé de M. Schérer, qui est, comme vous savez, le dépositaire de toute ma fortune. J'attends de vous cette consolation dans les inquiétudes mortelles où me plonge mon état. La Barbezat a tort d'être fâchée, elle sera bien payée et bien récompensée. La Bardi a le plus grand tort d'être partie, elle a une maison qu'elle ne devait pas abandonner, elle serait inutile à Paris. Je vous embrasse tendrement, mon cher ami, et tristement.

« V.

« Vous a-t-on pas écrit?

« La nuit du jeudi au vendredi 25 mai, à 3 heures du matin. »

Quelque hâte que Wagnière mît à rentrer à Paris, il n'y arriva pas assez tôt pour recueillir le dernier soupir de son maître, et Voltaire, mortellement atteint, succomba le 30 mai 1778, à onze heures et un quart du soir. « J'ai reçu à Ferney, le 28 mai 1778, nous apprend Wagnière, les lettres de M^{me} Denis, datées de Paris du 25. Je partis aussitôt pour me rendre auprès de M. de Voltaire et j'arrivai le 1^{er} juin à Paris; vers huit heures du matin. Je ne me doutais guère qu'une des voitures que je ren-

contraî la nuit, et qui courait en poste, contenait le corps de mon cher maître mort. Personne à la barrière (où je déclarai les papiers et les effets de M. de Voltaire dont j'étais porteur) ne m'apprit cette nouvelle; je ne la sus que par le portier de M. de Villette. Toute personne qui a l'âme sensible, et qui a été véritablement attachée à quelqu'un, concevra l'état douloureux où je me trouvai dans ce moment : je tombai évanoui. » En effet, tandis que Wagnière se hâtait vers Paris, le corps de Voltaire était secrètement porté en grande hâte à l'abbaye de Sellières, près de Troyes en Champagne, où il devait être inhumé par les soins de son petit-neveu, l'abbé Mignot. Il est donc certain, comme Wagnière en fait tristement la remarque, que les deux voitures se croisèrent en chemin à l'insu de celui-ci.

Près de deux ans avant sa mort, Voltaire avait pris soin de régler la dévolution de ses biens, et, dans un testament en date du 30 septembre 1775 qui instituait M^{me} Denis légataire universelle, le secrétaire obtenait également une mention. « Je lègue à M. Wagnière huit mille livres, y était-il dit; ce qui joint avec la rente de quatre cents livres qu'il possède de son chef à Paris par contrat passé chez M. Lalleu sur la compagnie des Indes pourra lui faire un sort commode, surtout s'il reste auprès de M^{me} Denis. » Quant à M^{me} Wagnière, qui remplissait, elle aussi, à Ferney, comme on l'a vu, une mission de confiance, elle devait partager avec la demoiselle Barbezat « les pelisses, les habits de velours et les vestes de brocart ». Quand on connut le testament de Voltaire, on trouva généralement que c'était maigrement reconnaître tous les services que Wagnière avait rendus à son maître. Loin de s'en plaindre, Wagnière, qui s'efforce toujours d'excuser Voltaire, essaie d'expliquer la modicité de ce témoignage de gratitude. C'est à M^{me} Denis qu'il s'en prend, c'est elle qu'il rend responsable de cet état de choses. « M. de Voltaire, dit-il, voulait par la modicité de la somme énoncée dans son testament forcer M^{me} Denis, sa nièce, dont il supposait l'âme noble et généreuse, d'avoir aussi la gloire de contribuer à mon bien-être; c'est même ce qu'il lui recommandait expressément dans les instructions qu'il lui donnait dans une feuille séparée qui accompagnait son testament; et il pouvait d'autant mieux espérer qu'elle y aurait égard, qu'il la laissait son héritière universelle avec cent ou cent vingt mille livres de rentes. » Quoi qu'en dise Wagnière, ceci n'excuse nullement l'imprévoyance de Voltaire et la parcimonie qu'il mit à récompenser ceux qui l'avaient bien servi de son vivant. Prodigue parfois et même fastueux, quand son amour-propre y trouvait son

compte, il était le plus souvent avare, liardant et lésinant quand il eût convenu de se montrer généreux.

M^{me} Denis, elle, fut absolument sans excuses, d'autant que, dans l'espèce, elle devait beaucoup à Wagnière. « Après avoir mis au fait de tout M^{me} Denis, écrit celui-ci, je retournai à Ferney, chargé de sa procuration pour y gérer ses affaires; elle me promit cinquante louis par an et mon logement dans le château. » La situation y était fort délicate. Non seulement l'administration du domaine lui-même demandait autant de zèle que de probité, mais encore le décès de Voltaire avait fait naître des difficultés plus ou moins pressantes et inattendues. Par la mort de celui-ci, la propriété de Tournay, dont il n'avait acquis la possession que pour sa vie durant, faisait retour à la famille de Brosse. Les de Brosse n'acceptaient point la situation telle qu'elle était, et, accusant des dégâts, des modifications, des appropriations qu'ils jugeaient inopportunes, ils réclamaient à la légataire de Voltaire une indemnité de 74,000 livres pour dommages ainsi estimés par leur expert. Ce fut Wagnière qui dut faire face à ces prétentions et qui y résista si bien, avec l'aide de l'avocat Christin, qu'il réussit à les faire considérablement réduire. Il y a dans le fonds Baudot de la bibliothèque de Dijon deux lettres de Wagnière à ce sujet, pleines du sens des affaires et de la connaissance des arrangements de son maître, qui montrent bien quels services il rendit en cette circonstance. En fin de compte, les prétentions de la famille de Brosse s'abaissèrent sensiblement et la nièce de Voltaire n'eut à payer que 40,000 livres¹.

Bien que son expérience dût mieux la garantir, l'héritière de Voltaire était alors en passe d'inconséquences. Elle ne commit la plus notoire seulement que deux ans après, en janvier 1780, lorsque, elle, la nièce préférée du grand homme, déjà veuve depuis près de quarante ans du sieur Denis, commissaire ordonnateur des guerres, elle épousa en secondes noces, à soixante-neuf ans bien sonnés, François Duvivier, également commissaire des guerres, et de dix ans moins âgé que sa femme, mais qui portait trente ans de moins qu'elle. Le public se moqua fort de cette union, lorsqu'il la connut. Mais cette dernière inconséquence avait été précédée de quelques autres, qu'elle provoqua sans doute et qu'elle explique. C'est assurément pour obéir à quelque injonction de celui qui allait être son deuxième mari que M^{me} Denis se résolut, quelques mois à peine après la mort de son oncle, à céder à M. de

1. Gustave Desnoireterres, *Voltaire, son retour et sa mort*, p. 406.

Villette la terre de Ferney, qu'elle n'aimait guère. Pareille détermination ainsi prise à si brève échéance étonna tout le monde, nul pourtant autant que Wagnière, qui pouvait se croire mieux à demeure sur les terres de son ancien maître. Il s'en explique avec quelque amertume dans une lettre écrite le 11 octobre 1778 au comte de Rochefort. « J'ai été prodigieusement occupé des affaires de M^{me} Denis avec M. Christin. Ensuite, nous reçûmes la nouvelle inopinée de la vente de Ferney à M. de Villette. Jamais surprise ne fut égale à la nôtre, et M. Christin partit sur-le-champ pour s'en aller chez lui. Vous aurez sans doute su comment toutes ces choses se sont passées à Paris, et les regrets de M. d'Hornoy, etc., etc. J'ai été pendant quinze jours dans la plus cruelle incertitude de mon sort, ne recevant ni nouvelles ni instructions de M^{me} Denis. Elle vient enfin de m'écrire qu'elle continuera de me donner 1200 francs par an pour recevoir ses rentes viagères ¹.... » Mais avec une personne qui avait dans les idées de pareilles sautes de vent les arrangements étaient toujours précaires, pour si formels qu'ils fussent, et Wagnière devait encore faire l'expérience à ses dépens de l'instabilité d'humeur de sa protectrice.

S'entretenant dans une de ses lettres à Horace Walpole de M^{me} Denis et de la bibliothèque de Voltaire, que celle-ci possédait, M^{me} Du Deffand ajoutait : « C'est un effet bien précieux et qu'elle vendrait tout ce qu'elle voudrait, mais elle est bien résolue de ne s'en point défaire » (17 juin 1778). La spirituelle aveugle s'aventurait trop en parlant ainsi et M^{me} Denis ne devait pas plus garder la bibliothèque de son oncle qu'elle n'avait su garder son domaine de Ferney. Cette fois-ci, c'est Catherine II qui s'efforça, par l'entremise de Grimm, d'acquérir la bibliothèque de Voltaire. La négociation ne fut pas laborieuse, car, bien qu'elle parût vouloir se faire prier, M^{me} Denis avait grande hâte de convertir tous ces ouvrages en espèces sonnantes, et Grimm, qui avait pleins pouvoirs de l'impératrice, mena les choses habilement avec sa grande connaissance des hommes... et des femmes. Lui-même résuma ainsi l'affaire lorsqu'elle fut conclue, dans une lettre à François Tronchin. « Cette affaire a été faite en un clin d'œil, dit-il, parce que j'ai pu parler très naturellement. J'ai dit à Sa Majesté que la bibliothèque de Voltaire ne valait peut-être pas plus de quarante mille livres, au dire de Panckoucke, mais que le même libraire m'assurait que M^{me} Denis, ne voulant

1. Citée par Desnoireterres, *Voltaire, son retour et sa mort*, p. 423.

pas la vendre, en avait refusé jusqu'à cent mille francs, et que M^{me} Denis, en l'offrant à Sa Majesté, serait plus touchée des marques de distinction comme lettre, boîte à portrait, diamants, fourrures, que de l'argent. Sur cet aperçu, Sa Majesté s'est taxée et M^{me} Denis a eu lieu d'être contente ¹. »

Ce sont là, *grosso modo*, les conditions dans lesquelles la cession eut lieu, mais Grimm ne nous donne pas la raison de la petite comédie à laquelle il se livra. Si Catherine II paya le triple de sa valeur estimative une collection de livres ayant appartenu à Voltaire, c'était sans doute qu'elle désirait ardemment posséder ces souvenirs du grand homme auquel elle avait voué un culte particulier. C'était surtout qu'elle voulait rentrer en possession de sa correspondance avec Voltaire, et il n'y avait guère d'autre moyen pour cela que d'acquérir en bloc tous les papiers du défunt, en y mettant le prix et en flattant les travers de son héritière. Quant à M^{me} Denis, elle joua au naturel la scène de ce personnage comique qui voulait qu'on dît de ses aïeux non pas qu'ils vendaient du drap, mais qu'ils le donnaient pour de l'argent. Certes, en se désaisissant de la bibliothèque de son oncle au profit de l'Impératrice de Russie, elle ne vendait nullement ces précieuses reliques; elle en faisait seulement hommage en échange d'un présent considérable. Mais si l'affaire avait l'air de traîner, si l'impératrice mettait moins d'ardeur à convoiter ces livres, M^{me} Denis s'en alarmait aussitôt, craignant que le marché ne tînt pas. Les choses se passèrent de la sorte que M^{me} Denis ne vit jamais le rôle ridicule que lui prêtaient ceux qui jouaient ainsi de sa vanité, en ménageant sa cupidité. Catherine elle-même énumère dans une de ses lettres à Grimm tout ce que M^{me} Denis devait recevoir d'elle pour récompenser l'hommage de la bibliothèque de Ferney. « Vous me faites un récit délicieux de l'achat de la bibliothèque de Voltaire. (Ce récit de Grimm n'a pas été retrouvé, mais on devine toute la malice qu'il devait contenir à l'adresse de M^{me} Denis.) Dieu donne que M^{me} Denis reste ferme dans ses résolutions, et qu'il vous bénisse, vous, de vos comportements. Eu égard à l'histoire du soi-disant achat de la bibliothèque de Ferney, 1^o j'ai ordonné de vous envoyer une lettre de crédit de trente mille roubles; 2^o voici ma lettre à M^{me} Denis; 3^o la boîte à portrait va être tra-

1. François Tronchin (1704-1798), dit Tronchin des Délices, dont il est question ici, était le cousin du médecin parisien Théodore Tronchin (1709-1781), dont il a déjà été question. Nous avons emprunté plusieurs des renseignements et des extraits qui suivent à l'ouvrage récent intitulé : *Le conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc.*, par Henry Tronchin (1895, in-8; ch. xiii, *la Bibliothèque de Voltaire*).

vaillée et ira de compagnie avec 4^o les diamants, et 5^o la fourrure se rendra en droiture chez vous, afin que vous fassiez échange de tout cela avec la susdite bibliothèque; mais surtout ayez soin que mes lettres s'y trouvent et que rien ne soit détourné de ce qui est réellement intéressant. »

Tous ces présents arrivèrent, en effet, successivement et, lorsque après quelques mois d'attente, M^{me} Denis eut été mise en possession de ces cadeaux et surtout de la somme promise, elle donna le reçu suivant qui montre bien son état d'esprit ¹. « J'ai reçu de M. le baron de Grimm, de l'exprès commandement de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies, la somme de cent trente-cinq mille trois cent quatre-vingt-dix-huit livres, quatre sols, six deniers tournois, pour la bibliothèque de feu M. de Voltaire, mon oncle, dont, *connaissant le désir de Sa Majesté impériale d'en faire l'acquisition, j'avais pris la liberté de lui faire hommage.* Fait double à Paris pour ne servir que d'une et seule quittance, le 15 décembre 1778. DENIS. » Les bons comptes font les bons amis et Grimm ne l'ignorait pas; c'est pourquoi il demandait à cette nièce désintéressée quittance si explicite de ce joli denier. M^{me} Denis la donna volontiers, comme elle donna communication aux gazetiers d'alors de la lettre que l'impératrice avait écrite *Pour M^{me} Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup,* et qui flattait la vanité de la vieille bourgeoise. Mais cette fois-ci, Catherine ne fut pas satisfaite du procédé et elle s'en plaignit à Grimm avec humeur. « Il faut avouer que, vous autres Parisiens, vous êtes discrets comme un coup de canon; ne voilà-t-il pas que j'ai lu hier dans les gazettes la lettre et jusqu'à l'adresse de la lettre que j'ai écrite à M^{me} Denis: répondez-moi, pourquoi avez-vous permis qu'on me fit ce tour? Voltaire n'imprimait pas mes lettres: il savait bien qu'elles n'en valaient pas la peine, et que je craignais l'impression comme le feu; je vous prie, empêchez que M^{me} Denis ne fasse imprimer mes lettres à son oncle; je vous en prie très sérieusement » (17-28 décembre 1778) ².

L'affaire était maintenant conclue; il ne restait plus qu'à prendre les dispositions nécessaires pour expédier ces collections de livres à leur nouvelle destination. Dès le 28 novembre 1778, M^{me} Denis avait annoncé en ces termes sa détermination au conseiller François Tronchin, des Délices: « L'Impératrice de Russie

1. Voltaire, *Œuvres complètes*, édition Moland, t. I, p. 464.

2. Il convient de faire remarquer que les lettres de l'impératrice étant datées selon le calendrier Julien, nous avons donné à chacune d'elles une double date: en ancien et en nouveau style.

a désiré la bibliothèque de M. de Voltaire; je lui en ai fait le sacrifice, mais elle ne pourra partir que dans le mois de mars. Elle est emballée à Ferney. Je me trouve obligée de faire venir Wagnière ici, qui en est le dépositaire. Nous vous demandons une grâce, M. Grimm et moi, c'est de faire déposer chez vous les caisses de cette bibliothèque jusqu'au moment de son départ; c'est une grâce que vous m'accorderez et dont je serai bien reconnaissante. Je sais que vous aimez l'Impératrice, et vous avez raison. Elle m'a comblée de ses bienfaits et m'a écrit la lettre du monde la plus flatteuse. »

A ces instances, Grimm en joignit d'autres aussi pressantes et plus précises. « Quand on a un ami aussi excellent que vous, écrivait-il le 30 novembre à François Tronchin, on y prend son recours sans aucun remords dans toutes les tribulations. Ainsi soit-il. Il s'agit d'accorder, suivant votre générosité naturelle, à cette bibliothèque maintenant impériale le droit d'hospitalité dans un endroit sûr et sec. Je voudrais que vous prissiez de Wagnière une déclaration comme quoi le nombre des caisses à vous remises renferme tout ce qui existe de la bibliothèque de M. de Voltaire à Ferney, que vous missiez ensuite conjointement avec Wagnière le scellé sur ces caisses, et de me mander que vous en êtes actuellement en possession aux Délices... J'ai proposé à l'Impératrice de faire accompagner cette bibliothèque par Wagnière pour qu'il la range là-bas et lui en rende compte. Sa Majesté Impériale et M^{me} Denis ont accepté également cette proposition;... mais, en attendant, et dès que le transport aux Délices sera effectué, M^{me} Denis le fera venir ici pour le triage des papiers qui doivent encore me revenir. Une autre chose dans laquelle vous pourrez sans doute m'être très utile, c'est que l'Impératrice me demande un plan en relief ou du moins un plan très exact de la façade du château de Ferney avec la distribution intérieure des appartements, son site vers le nord, midi, levant et couchant, ses jardins, ses avenues, etc., *item* la situation respective vers le lac de Genève et vers le mont Jura, avec la réponse à la question si l'on peut voir le lac de Genève des fenêtres du château ou d'ailleurs. J'aurais dû vous débarrasser de ces détails et avoir mon recours au grand Huber, grand paysagiste et grand peintre; mais comme il est aussi grand poète, j'aime mieux soumettre le tout à un ami sincère de la vérité, parce que dans mon plan tout doit être conforme à la plus exacte vérité. Un valet de chambre de M^{me} Denis, nommé Morand, a fait un relief qui nous sera d'une grande ressource. Il me semble qu'il me faut, d'abord, un dessin de la

façade des quatre côtés, ensuite un plan de la distribution intérieure et puis une espèce de paysage servant de carte géographique où le château et le village de Ferney fussent marqués et même dénombrés entre le mont Jura et le lac de Genève. Je crains bien que par dessus tous ces embarras, vous ayez encore celui de me voir arriver aux Délices... »

Les choses se passèrent ainsi que Grimm le souhaitait. D'abord, la bibliothèque de Voltaire fut enfermée dans douze caisses par les soins de Wagnière, qui donna la note suivante du contenu de chacune d'elles : « 1° Théologie et journaux encyclopédiques reliés; — 2° Théologie, Mémoires de l'Académie des sciences et Bibliothèque choisie; — 3° Histoire de France; — 4° Histoire de France au fond, celles des autres nations, Auteurs latins; — 5° Dictionnaires in-folio; Plutarque, Platon, Pots pourris; — 6° Histoire, Pots pourris; — 7° Voltaire in-quarto, Corneille in-quarto, Vocabulaire in-quarto, etc.; — 8° Philosophie, Voltaire in-huit, etc.; — 9° Italiens, Anglais, Divers Français; — 10° Théâtre, Poésie, Belles-Lettres; — 11° Voyages, Commerce, Histoire naturelle, Médecine; — 12° Voyages, Médecine, Roman, Littérature. » Cette liste sommaire se terminait par la déclaration suivante :

« Je certifie que les douze caisses énoncées ci-dessus contiennent tous les livres qui composaient la bibliothèque de M. de Voltaire qui étaient restés à Ferney, outre ceux que j'avais envoyés à M. de Voltaire à Paris et qui y seront. Fait aux Délices le 7 décembre 1778, chez M. Tronchin, qui a bien voulu se charger de ces douze caisses.

« WAGNIÈRE. »

Quant aux divers plans de Ferney que Grimm demandait à Tronchin avec une insistance si amicale, est-il besoin de dire qu'ils étaient destinés à Catherine II? En s'exprimant ainsi à ce sujet le *factotum* ne faisait guère que reproduire avec plus de précision les termes mêmes d'une lettre que l'impératrice lui avait écrite, le 19/30 octobre précédent. Celle-ci avait eu la pensée de faire reproduire dans le parc de Tsarskoë-Sélo, le château de Ferney, et, pour que la reconstitution fût exacte, il lui fallait des documents qui donnassent un état des lieux très précis. « Voyez un peu, cette idée vous plaît-elle? demandait-elle à Grimm. Et pourquoi ne plairait-elle pas? Il est vrai qu'elle n'est pas neuve. » Mais l'impériale tête qui avait eu cette pensée y tenait pour l'instant, car elle y revient dans une nouvelle lettre à son homme de con-

fiance. « J'espère que tout ce que je vous ai mandé de la bâtisse du Nouveau Ferney aura mis l'esprit de M^{me} Denis dans une assiette tranquille. Mais il faut que vous me fassiez savoir comment chaque chambre du château était meublée et à quoi elle servait, afin que ma *santa casa* puisse, ainsi que celle de Lorette, représenter au vrai. Or, envoyez-moi votre jugement signé et contresigné, si cette idée n'est pas meilleure que celle de tombe ou de tel autre monument dont l'univers regorge pour de bien moindres sujets. » Afin de réaliser ce désir dans les meilleures conditions, François Tronchin demanda ces plans à l'architecte Léonard Racle, qui avait construit les deux ailes ajoutées à Ferney. Celui-ci les releva avec soin et y joignit les dessins d'un poêle de sa composition, placé au rez-de-chaussée du château et décoré des bustes de Voltaire et de M^{me} Denis. Tous ces documents furent adressés à Grimm le 7 février 1779, qui se chargea lui-même de les faire tenir à l'impératrice. Mais Catherine renonça plus tard à exécuter son dessein de reconstruire Ferney chez elle, et ces travaux demeurèrent inutiles¹.

Fort peu de temps après avoir reçu les instructions de Grimm, François Tronchin mandait lui-même à son ami comment il les avait exécutées. « Je suis bien content, mon précieux ami, écrivait-il des Délices, le 8 décembre 1778, lorsque je puis être bon à quelque chose pour le service de l'auguste souveraine. Les douze caisses de la bibliothèque sont depuis hier chez moi et déposées dans la grande galerie que vous connaissez, chauffée tout l'hiver par un poêle et, en conséquence, parfaitement sèche. Chacune a une ceinture de ficelle cachetée du cachet de Wagnière... Un mot de Wagnière. Le sort de cet honnête garçon mérite qu'on s'en occupe. La fin d'un attachement de vingt-quatre ans à son maître est un legs de huit mille livres et quatre cents livres de pension; M^{me} Denis lui donnait douze cents livres par an pour régir sa terre. La terre vendue, Wagnière reste avec sa femme et deux enfants sans occupation ni retraite. Il doit d'autant plus regarder M^{me} Denis comme perdue pour lui qu'il a eu bien des occasions de s'apercevoir que la fidélité exclusive de son attachement à l'oncle ne lui faisait pas toujours de bonnes notes auprès de la nièce. J'espère que Sa Majesté comprendra Wagnière dans l'acquisition de la bibliothèque, qu'il en sera le conducteur, qu'elle l'attachera à son service. Je dis affirmativement que sa

1. En allant à Pétersbourg, Wagnière apporta même à l'impératrice « un échantillon de chaque étoffe dont chaque pièce de Ferney était meublée » (Grimm à Catherine, 27 mars 1779).

bienfaisance ne serait pas déplacée et qu'elle aurait en lui le seul dictionnaire vivant de tout ce qui tient aux vingt-quatre dernières années de l'homme le plus célèbre de notre siècle. »

Le plus digne d'intérêt en tout cela, c'était, en effet, Wagnière, que la vente des livres de Ferney éloignait encore davantage de ce lieu où il avait si longtemps veillé sur la vieillesse de son maître. Mais Grimm, qui était véritablement bon et serviable, n'avait pas manqué de remarquer, avant que Tronchin lui en parlât, la situation si peu solide du malheureux secrétaire et l'avait signalée à l'impératrice. « J'approuve beaucoup ce que vous me proposez de faire pour Wagnière, mandait celle-ci à son factotum dès le 19/30 octobre 1778; s'il avait envie de rester bibliothécaire de la bibliothèque de son maître, il ne tiendrait qu'à lui, et il pourrait la suivre au printemps prochain, ou comme il serait commode à lui; ou, s'il ne peut ou ne veut, vous lui donnerez pour ses peines au moins autant que son maître lui a laissé, ou plus, comme vous le jugerez à propos. » Mais il n'y avait pas encore péril en la demeure, car la bibliothèque, bien qu'emballée, ne devait pas quitter Ferney de sitôt. Le classement des papiers et des livres que Wagnière effectuait à Paris en avait tout d'abord retardé l'expédition, puis à la cession principale était venue s'ajouter une nouvelle négociation. En mourant, Voltaire, en effet, avait légué à son voisin et ami Henri Rieu tous ses livres anglais, qui étaient, paraît-il, nombreux et beaux. Catherine voulut les posséder comme tout le reste et il fallut entamer de nouveaux pourparlers dont se chargèrent encore Grimm et François Tronchin. Après quelques débats on tomba d'accord pour six mille livres, en échange desquelles Rieu cédait à l'impératrice non seulement les deux cent vingt-sept volumes anglais qui avaient appartenu à Voltaire, mais aussi une collection très complète des écrits de Voltaire que son voisin avait rassemblés et fait relier en cent et un volumes. Enfin, la confection des plans de Ferney était une nouvelle cause de retard pour les livres. Pourtant tout semblait être prêt à partir bientôt lorsque Grimm écrivait la lettre suivante à Wagnière, qui s'était mis à sa disposition pour aller en Russie.

Je vous remercie, Monsieur, de votre attention. A présent que je ne vois plus rien à faire pour la bibliothèque, je vous prie très instamment de vous occuper de votre départ. Il faut que vous puissiez partir de Ferney pour Pétersbourg dans les premiers jours de mars, et vous n'aurez pas plus de temps qu'il ne vous en faut pour arranger vos affaires là-bas. Je vous serai très obligé si vous pouvez passer chez moi

samedi dans la matinée et m'apprendre vos arrangements définitifs. Présentez, je vous prie, mes respects à M^{me} Denis. J'aurai l'honneur d'aller savoir de ses nouvelles au premier jour, dès qu'un mal de gorge que j'ai attrapé sera plus traitable.

Ce jeudi 4 février 1779.

- Suscription : *A monsieur Monsieur Wagnière à Paris.*

Dès le 5 février, l'impératrice avait mandé à Grimm sa volonté au sujet de tous les envois qu'il devait lui faire. « Je crois, disait-elle, que dans ce misérable temps de trouble et de dissensions, il vaut mieux faire aller les caisses avec la bibliothèque par terre jusqu'à Lübeck, que de l'envoyer d'Amsterdam à Pétersbourg par mer¹, où il peut arriver plus d'un fâcheux accident; à Lübeck je la ferai prendre par un de mes paquebots. Vous voyez que comme le nouveau Ferney n'est point bâti, qu'il ne peut l'être sans que les plans de l'ancien ne me viennent, que la bibliothèque n'est point arrivée, Wagnière aura tout le temps de voyager, de se déterminer, et moi aussi, sur la fixation de son état. J'attendais, avec autant d'impatience que M^{me} Denis les diamants, ce que vous diriez de l'idée du nouveau Ferney; à présent que vous l'approuvez, je me rengorge et je verrai plan et modèle avec le plus grand plaisir. Vous paierez pour le modèle tout ce que vous jugerez convenable et rien de plus, parce que je ne veux pas qu'on me taxe d'afficher la munificence : je hais toute affiche. M. Racle viendra ou ne viendra pas, comme il lui plaira; notez que ce n'est pas l'affaire de tout le monde que de bâtir ici. » Aussitôt ces instructions reçues, Grimm s'empessa de transmettre à Wagnière, qui avait regagné Ferney, tout ce qu'il en devait connaître.

J'ai reçu, mon cher monsieur Wagnière, votre lettre du 19 février avec bien du plaisir, et j'ai différé jusqu'à présent d'y répondre, parce que j'attendais à tout moment la réponse de l'Impératrice à votre sujet; elle n'a pas manqué d'arriver à point nommé. Sa Majesté est aise que vous vous soyez déterminé à faire le voyage de Pétersbourg et elle m'a donné à votre sujet tous les ordres nécessaires qui me prouvent ce que je savais déjà et que j'avais vu vingt fois dans ma vie, savoir qu'en toute occasion cette grande princesse sait se mettre à la place de ceux dont elle attend des services ou de l'attachement. Par une suite de ces considérations, S. M. I. veut que vous différiez votre voyage de quelques mois, afin de laisser le temps à la bibliothèque et aux plans de Ferney [le temps]² d'arriver à Pétersbourg. L'Impératrice craint que vous ne

1. C'est l'itinéraire que Grimm proposait avec François Tronchin.

2. Grimm a par mégarde écrit deux fois le mot *temps*.

vous ennuyez à sa Cour si vous arrivez plutôt. Il faut donc, mon cher monsieur Wagnière, vous tenir prêt pour le mois de juillet. Vous aurez alors le temps le plus beau pour voyager, le roi de Prusse sera de retour à Potsdam, le prince Henri à Reinsberg, et l'un et l'autre auront sûrement grand plaisir à vous voir; je vous ai déjà annoncé au prince Henri. Un officier russe arrivé en courrier m'a apporté votre passeport de courrier de la part de l'Impératrice qui m'a d'ailleurs mandé tout ce que vous aviez à faire pour vous faire annoncer chez elle en arrivant. D'ici à votre départ, j'arrangerai vos affaires de façon qu'il soit pourvu à tout, et en route et pour le moment de votre arrivée à Pétersbourg.

M. Tronchin, qui vous remettra cette lettre, vous dira quels sont les ordres de l'Impératrice relativement à la bibliothèque. M^{me} d'Épinay me charge de mille compliments pour vous et M^{me} Wagnière, à laquelle je vous prie de dire mille choses de ma part. Ne doutez, je vous prie, jamais de mes sentiments et de l'intérêt constant que je prendrai à tout ce qui vous regarde.

GRMM.

A Paris, le 3 avril 1779.

A peine, monsieur, ma dernière lettre était-elle à la poste que j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois passé. Vous avez vu par ma lettre les raisons qui m'ont porté à retarder votre voyage. L'Impératrice me mande en propres termes :

« Comme la bibliothèque n'est pas arrivée et que je ne puis faire commencer le nouveau Ferney sans avoir reçu les plans de l'ancien, nous aurons tout le temps de faire voyager Wagnière et de nous occuper de son état, etc. »

Cependant par une lettre postérieure, venue par un courrier, S. M. I. non seulement m'a envoyé votre passeport de courrier, mais aussi les instructions sur ce que vous aurez à faire à votre arrivée à Pétersbourg. M. Tronchin vous aura appris que, vu les circonstances de la guerre maritime, S. M. m'a ordonné d'envoyer la bibliothèque à Lübeck, où elle enverra un de ses paquebots pour la transporter à Pétersbourg. Si la mer ne vous faisait pas peur et que vous voulussiez faire le trajet de Lübeck à Pétersbourg avec la bibliothèque dans le paquebot de l'Impératrice, je vous ferais partir à peu près tout de suite, pour arriver à votre aise à Lübeck, après avoir passé par Francfort, Gotha, Berlin, etc. Vous arriveriez ainsi avec la bibliothèque, les plans et le modèle de Ferney. Vous pourriez vous occuper à ranger la bibliothèque, en attendant la construction du nouveau Ferney. Cependant comme la saison sera fort avancée quand les plans arriveront et que l'hiver commence de bonne heure dans ce pays-là, je prévois qu'on ne pourra pas peut-être commencer à bâtir avant le printemps de l'année prochaine, et je ne crois pas que vous puissiez quitter là-bas que la

bibliothèque ne soit établie dans le nouveau Ferney. Il est vrai que si l'on peut en jeter les fondements cette année encore, cela ira vite, car il n'y a point de pays au monde où l'on bâtit avec autant de célérité. C'est à vous, mon cher monsieur Wagnière, à vous consulter sur tout cela. Si vous voulez arriver par mer avec la bibliothèque, je vous prie de me le mander sur le champ, afin que je vous expédie votre passeport et vos fonds de voyage. Si vous aimez mieux aller par terre, alors, après avoir indiqué à l'Impératrice le temps où elle recevra la bibliothèque et les plans de Ferney, je lui demanderai ses ordres sur le temps où elle désirera votre présence à Pétersbourg. Dans deux mois j'aurai reçu la réponse et je pourrai arranger votre départ en conséquence.

Comptez, mon cher monsieur Wagnière, que je serai bien content si ce voyage vous assure un sort digne d'un homme qui a servi d'une manière si supérieure et si désintéressée le premier homme du siècle, et connaissant les sentiments magnanimes de notre auguste Impératrice, j'ose me le promettre avec toute l'assurance possible.

M^{me} d'Épinay me charge de vous faire bien des compliments, ainsi qu'à M^{me} Wagnière, à laquelle je vous prie de dire mille choses de ma part. Soyez aussi bien persuadé de tous mes sentiments pour vous.

A Paris, le 10 avril 1779.

J'ai entendu parler de ce marché de M. de Beaumarchais. Comme vous dites, cela est au moins singulier. Le pis, c'est qu'il est à craindre qu'il n'en résulte une édition comme tout se fait ici, sans jugement et sans soin.

C'est alors que la bibliothèque de Voltaire quitta les Délices pour prendre le chemin de Pétersbourg. En même temps qu'il écrivait à Wagnière la première des deux lettres qu'on vient de lire, Grimm adressait à François Tronchin les intentions de Catherine II au sujet de l'expédition des caisses. « La volonté de l'Impératrice, lui mandait-il, est que la bibliothèque aille par terre à Lübeck, où Sa Majesté Impériale enverra un de ses paquebots pour la conduire à Pétersbourg. En conséquence je vous prie de vouloir bien la faire expédier de la manière que vous jugerez la plus convenable, à Francfort-sur-le-Mein, à l'adresse de M^{me} la veuve d'Olenschlager, qui aura mes ordres pour la faire transporter à Lübeck. Je vous laisse maître absolu de tous les arrangements, parce qu'ils ne sauraient être faits par une tête plus sage, et sur ce, je vous embrasse et m'enveloppe le nez dans mon manteau de confusion et de honte. » Sept jours après, la bibliothèque était en route. Partie le 10 avril des Délices, elle atteignit Francfort le 16 mai et fut rejointe par les livres et les papiers de Voltaire qui se trouvaient à Paris, par le plan en relief de Ferney,

et aussi par le buste en marbre du patriarche exécuté par Houdon. Le tout devait aller de conserve de Francfort à Lübeck, de Lübeck à Cronstadt et de Cronstadt à Pétersbourg. C'est aussi le chemin que Wagnière se décida à faire, mais qu'il fit seul et plus tard. Il ne quitta Ferney que dans les derniers jours de mai, alors que les livres étaient déjà passés à Francfort, et se rendit dans cette ville en cabriolet, pour gagner Lübeck dans « un petit chariot de poste à l'allemande », non sans avoir, en route, visité Potsdam. Grimm, en homme prévoyant qui sait la difficulté des voyages, n'avait pas manqué de donner au secrétaire les instructions les plus précises sur le parcours et toutes les recommandations nécessaires pour en diminuer l'imprévu.

Puisque vous avez pris votre parti, mon cher monsieur Wagnière, d'arriver par Lübeck avec la bibliothèque à Pétersbourg, je vous envoie ci-joint votre expédition pour vous mettre en route le plutôt que vous pourrez. Vous trouverez d'abord un passeport de courier de l'Impératrice. Comme il est daté de Pétersbourg, il a fallu supposer que vous en avez été dépêché en cette qualité au Prince Bariatinski, ministre en France, et que vous y retournez dans la même qualité. Le prince Bariatinski y ajoute un passeport particulier de sa part; ainsi, de ce côté-là, vous êtes parfaitement en règle. Je vous envoie une lettre pour la maison d'Olenschlager à Francfort et une autre pour messieurs Bethmann, qui sont aussi de mes amis. J'ai prié M. Tronchin des Délices, il y a déjà huit jours, et je le prie de nouveau aujourd'hui, de vous payer ce qu'il vous faut pour votre voyage. Mais je vous prie de ne toucher chez lui que ce qui vous sera nécessaire pour votre voyage jusqu'à Francfort, où vous trouverez dans la maison d'Olenschlager tous les fonds nécessaires pour continuer votre route. Vous y trouverez aussi toutes les lettres de recommandation de ma part pour la route et pour Pétersbourg, ainsi que toutes les instructions qu'il me reste à vous donner. Comme la paix d'Allemagne est faite, je ne doute pas que vous ne trouviez le roi de Prusse rendu à Potsdam et le prince Henri pareillement chez lui; mais il faudra vous arranger pour être rendu à Lübeck dans les premiers jours de juillet. C'est, d'ailleurs, le moment le plus favorable pour la navigation. Mais sur tout cela vous trouverez mes instructions à Francfort. Il ne me reste ici qu'à vous souhaiter un bon et heureux voyage et vous assurer de ma sincère et véritable amitié. M^{me} d'Épinay vous souhaite pareillement un bon voyage et me charge de dire bien des choses à M^{me} Wagnière, à laquelle j'en dis autant de ma part.

Instruction sur les dix lettres dont M. Wagnière fera usage.*Deux lettres pour Gotha.*

J'aime mieux que vous preniez cette route que celle de Cassel, en partant de Francfort. Vous trouverez à Gotha beaucoup d'amis de M. de Voltaire et entre autres la Grande maîtresse des cœurs pour laquelle vous avez une lettre ; vous ne trouveriez à Cassel que M. de Luchet, occupé à faire une compilation sur M. de Voltaire dont j'ai très mauvaise opinion.

De Gotha à Leipsic ou Leipzig.

Si vous vous y arrêtez, je vous prie de chercher M. Huber, professeur en littérature française, rue Saint-Pierre, de lui dire qui vous êtes et d'ajouter que je n'ai pas pu lui écrire, mais que je vous recommande à lui.

De Leipsic à Potsdam.

Votre passeport de courrier de l'Impératrice vous servira partout, mais particulièrement dans les états du Roi de Prusse, où tout ce qui appartient à l'Impératrice est particulièrement respecté.

En arrivant à Potsdam, vous chercherez M. de Catt, votre compatriote, que je prie de vous procurer l'honneur de voir le Roi.

Si M. de Catt était absent, contre toute attente, écrivez hardiment au Roi, dites-lui qui vous êtes, où vous allez, que je vous ai donné une lettre pour M. de Catt et que vous demandez les ordres de Sa Majesté pour Pétersbourg, où l'ordre de l'Impératrice vous appelle. Remettez cette lettre au roi à un de ses hussards de chambre, et je ne doute pas qu'il vous fasse venir.

Quant à celle pour le Prince de Prusse, vous parlerez à un de ses valets de chambre, vous direz que vous avez une lettre de moi à remettre à Son Altesse Royale et vous attendrez ses ordres.

Vous pouvez loger à Potsdam chez Benkert.

De là vous irez à Berlin. Si le Prince Henri y est, vous vous adresserez à M. Horzizky et attendrez les ordres du Prince. Si Son Altesse Royale est à Reinsberg, c'est votre chemin en allant de Berlin à Lübeck de passer par Reinsberg ; cela vous détournera du moins peu. En arrivant à Reinsberg, vous vous adresserez à M. Horzizky, et, en cas d'absence, vous vous feriez annoncer au Prince et lui diriez qui vous êtes et que vous avez une lettre de moi à lui remettre.

Pour Lübeck.

Vous avez ma lettre pour la maison Pauli, qui doit vous expédier pour Pétersbourg avec la bibliothèque.

Arrivé à Pétersbourg.

Vous porterez ma lettre à M. d'Eck, qui doit vous adresser à M. le Brigadier Besborodka, qui vous présentera à l'Impératrice.

Je vous donne encore une lettre pour MM. Hay, banquiers; si vous avez de l'embaras en arrivant à la douane, ce dont votre passeport doit vous garantir, adressez-vous tout de suite à ces Messieurs, qui pourront d'ailleurs vous faire conduire chez M. d'Eck.

Une troisième lettre pour M. le comte de Romanzof, que vous pouvez vous rappeler d'avoir vu à Ferney et que vous priez de vous présenter de ma part au comte Serge son frère.

Je prie la maison d'Olenschlager de vous donner des lettres de recommandation pour la route à des maisons de commerce.

Sur toute la route vous prendrez la qualité de courrier de l'Impératrice. J'espère que vous êtes nanti des échantillons des meubles de Ferney, et que vous tâcherez d'être dans les premiers jours de juillet à Lübeck.

Le 11 juin, Wagnière était à Francfort, d'où il écrivit à Grimm, et se trouvait en partance pour Lübeck, où il dut arriver avant la fin du mois, car Catherine en était avisée dès le 18/29 juin. Celle-ci l'attendait, bien qu'elle ne sût trop à quoi l'employer. « J'aurai donc Wagnière, puisque vous me l'avez expédié, écrivait-elle à cette date à Grimm, mais qu'est-ce que j'en ferai? En attendant, mon paquebot est allé le prendre à Lübeck, et il y a déjà des nouvelles que Wagnière, etc., sont arrivés là-bas; je tâcherai d'en avoir soin, mais je ne sais quelle occupation lui donner. Je ne sais point dicter, et les beaux prétendus brimborions que vous nommez trésor ne sont point assez fréquents pour que cela puisse occuper un homme actif et laborieux; il pourra me lire, et si nous nous convenons, j'en ferai mon lecteur et puis c'est tout, car le mien, M. B[etski], devient vieux et commence à lire fort inintelligemment, et il lit paresseusement. »

A mesure que son protégé approche du terme, Grimm lui envoie des recommandations plus précises et plus nettes. En réponse à la lettre expédiée de Francfort, il adresse à Wagnière la lettre suivante, que celui-ci dut recevoir au moment de s'embarquer pour Pétersbourg.

J'ai reçu, mon cher monsieur Wagnière, votre lettre du 11 de Francfort, et j'espère que celle-ci vous attrapera encore à Lübeck, après que vous aurez heureusement traversé l'Allemagne. J'attends de vos nouvelles pour savoir comment cela s'est passé à Potsdam et à Berlin. Pour le prince Henri, je sais déjà qu'il vous aura accueilli avec la plus grande

bonté, parce qu'il m'a mandé avant de partir de Dresde qu'il vous verra avec plaisir. Je sais bien que vous aurez quelque argent de reste, mais j'ai voulu que cela fût ainsi, afin qu'en arrivant à Pétersbourg vous ayez la bourse un peu garnie et que vous ne soyez pas dans le cas de demander de l'argent tout de suite. Il vaut mieux que vous n'ayez aucun besoin de rien jusqu'à ce que la connaissance soit bien établie. Ainsi j'approuverai encore que vous preniez l'argent que je vous ai assigné chez M. Pauli, si vous ne croyez pas en avoir assez pour passer un mois ou six semaines à Pétersbourg sans avoir besoin de rien. Il se pourrait cependant très bien que l'Impératrice eût même la bonté de penser à cet article d'abord, car elle trouve ordinairement le secret de penser à tout. Vous demanderez alors à S. M. à qui elle ordonne que vous rendiez compte des deniers que vous avez reçus pour votre voyage et, comme elle est capable de recevoir elle-même ce compte, elle verra ce qui vous reste en caisse.

J'ai oublié de vous prier de présenter mon respect à tous les seigneurs de la Cour avec qui vous aurez occasion de faire connaissance, particulièrement au Prince Orlof, au Prince Potemkin, au Comte de Czernichef, au maréchal Prince Galitzin, au Comte de Bruce, au Comte de Munnich, etc.

Je vous souhaite, mon cher monsieur Wagnière, un heureux trajet et vous prie de ne jamais douter de mon amitié. Vous donnerez vos lettres pour moi à M. d'Eck, quand vous serez à Pétersbourg. Il est devenu Conseiller d'État, depuis la lettre que je vous ai envoyée pour lui.

A Paris, le 19 juin 1779.

Ces conseils si précis et si justes n'étaient pas les seules marques d'intérêt que Grimm donnait à Wagnière. Le baron allemand n'était pas homme à abandonner les gens qu'il protégeait, et, comme les intentions de l'impératrice à l'égard du secrétaire de Voltaire ne le satisfaisaient pas absolument, il ne craignait pas de revenir à la charge auprès de son auguste correspondante. « Ne vous arrachez pas tant les cheveux, lui mandait celle-ci, le 14/25 juillet; quoique je n'aie pas grand besoin de Wagnière, vu le dessèchement de ma cervelle causé par la raison susdite, cependant il sera le bienvenu, et nous choisirons en pays plat le mont Jura et les Alpes avec lui; pour la bibliothèque, nous la placerons en attendant dans les chambres de M^{me} Levschine, qui demeure présentement avec ses compagnes, parce que nous n'en pouvions venir à bout. A côté de cette bibliothèque, Wagnière aussi trouvera son coin. Mais jusqu'ici ni Wagnière, ni bibliothèque, ni paquebot ne sont encore à la rade de Cronstadt; je les attends de moment à autre, vu que des lettres particulières d'un

Rathsherr de Hambourg les dit partis de Lübeck. *Gott segne ihre Reise*, et trêve d'excuses : de votre part, d'avoir embarqué Wagnière et compagnie sur des mi, et tiers, et trois quarts, et entiers consentements, presque révoqués ensuite; et de la mienne, de n'avoir pas su au juste en cette occasion, comme en bien d'autres ni ce que je voulais, ni ce que je ne voulais pas, et d'avoir écrit par conséquent le vouloir et non vouloir. Si jamais cette belle page tombe entre les mains de quelqu'un qui n'aura vu que cela de moi, il n'y trouvera là rien de bien clair ni décisif, et il me jugera en conséquence. Si vous voulez, à côté de la chaire que vous me conseillez d'ériger, j'en fonderai une sur la science de l'indécision, à moi plus naturelle qu'on ne le pense, et le premier professeur de droit en sera M. le grand chambellan (Schouvalov). Pour les occupations de Wagnière, dont vous vous occupez si fort, elles seront : 1° de déballer et ranger la bibliothèque; puis il deviendra lecteur : ma plume n'est pas aussi fertile que celle de feu son maître, ni n'écrivons si bien; par conséquent, peu nous griffonnerons; puis, si nous nous convenons, nous resterons ou non ensemble. Voilà de ces grandes vérités dont personne ne doute et qui s'écrivent pourtant. Wagnière recevra tout ce qu'il vous a plu m'envoyer d'instructions pour lui et le déballage de son compagnon de voyage, la bibliothèque, pourvu que cela ne s'égare point sur ma table parmi mes paperasses. »

Enfin, quelques jours après, Wagnière est à Pétersbourg. Le 30 juillet /10 août, l'impératrice en fait part à Grimm en ces termes : « Wagnière est arrivé, mais comme il est malade de la jaunisse, je ne l'ai point vu encore ¹. » Ce malaise, d'ailleurs, se prolongea, car l'impératrice écrit de nouveau à Grimm, vingt jours après (23 août /3 septembre) : « L'illustre Wagnière est toujours malade et la bibliothèque emboîtée; l'impatience m'a prise : j'ai fait tirer de ses caisses du Clérisseau ²; on m'a apporté la Maison carrée de Nîmes, et cela m'a donné de l'appétit pour du Clérisseau; ainsi sachez que toute œuvre sous ce titre sera la très bien venue. » Près d'un mois plus tard, le 15/26 septembre, mêmes nouvelles de l'état de Wagnière, qui ne s'améliore que lentement. « A propos de cela, écrit l'impératrice, je n'ai point encore vu Wagnière : il a été toujours malade; samedi qui vient est fixé pour

1. Wagnière lui-même dit dans ses *Mémoires* (t. I, p. 170) qu'il arriva à Pétersbourg le 8 août 1779.

2. Charles-Louis Clérisseau, peintre et architecte, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de France. Sur la recommandation de Grimm l'impératrice lui acheta la totalité de ses dessins, qu'elle paya avec munificence, et le nomma dans la suite membre de l'Académie impériale des Beaux-Arts.

notre connaissance. » La présentation, en effet, eut bientôt lieu et Catherine ne manqua pas d'en faire part à son confident ordinaire. « Enfin, enfin, lui écrivait-elle le 16/27 octobre, la connaissance de Wagnière est faite; il m'a tant dit de choses de mon maître que tout cela n'a fait qu'augmenter ma peine de sa perte. A présent il arrange la bibliothèque et ne fait pas grands progrès, vu sa très petite santé; il m'a remis une belle liasse de papiers, que je ne suis pas encore parvenue à lire tout à fait depuis huit jours. Il est vrai que nous y allons petit à petit, vu le grand dessèchement de cerveau causé depuis très longtemps, ou du moins attribué aux lois danoises. » Tous ces déboires de Wagnière l'avaient atteint profondément et le mettaient en retard avec tout le monde, même avec Grimm, qui lui en fait amicalement le reproche.

Il était temps, mon cher Wagnière, que vous me tirassiez de peine sur votre état. Votre conduite, sans reproche, a été passablement mauvaise. Mais je mets tout cela sur le compte de vos malheurs de 1778 et j'espère que votre bonheur de 1779 vous rétablira entièrement. Vous avez vu notre Impératrice et j'ai reconnu cette grande et auguste Princesse à la manière dont elle a daigné vous traiter. Je le savais d'avance et quoique tout ce que vous m'en dites est très fait pour surprendre, je n'en ai pas été surpris un instant. Jamais on n'a su sur le trône se mettre à la place du plus petit particulier : c'est elle la première et la dernière qui a su ce secret. J'ai montré votre lettre à quelques personnes qui sont faites pour en sentir le mérite et qui en ont été touchées comme elles doivent l'être. Votre femme a été fort inquiète de vous. Je lui avais écrit il y a plusieurs semaines pour la rassurer, et je lui ai fait passer sur le champ votre lettre, qui achèvera de la calmer. M^{me} d'Épinay me charge de vous faire bien des compliments. Elle a été tout l'été dans un état cruel de souffrances, et elle n'en est pas quitte. Cela me rend malheureux et stupide. Je n'ai pas pu beaucoup voir M^{me} Denis, parce que ma qualité de garde-malade me sequestre du monde. M^{me} Denis m'a paru surprise de n'avoir pas reçu de vos nouvelles. J'ai menti; j'ai dit que je n'en avais pas davantage, j'ai tout mis sur le compte de votre maladie; mais vous ferez bien de lui écrire. Parlez-lui de l'accueil que S. M. I. vous a fait. Cela lui fera plaisir. Adieu. Je vous souhaite un entier et parfait rétablissement. Je vous envie le bonheur que vous avez eu et que vous aurez encore de voir une souveraine qui fera l'admiration de la postérité comme elle fait l'étonnement de son siècle. Malheur à celui qui l'a vue et qui peut l'oublier! Celui-là, ce n'est pas moi. Portez-vous bien, mon cher Wagnière, et donnez-moi de vos nouvelles.

Voici, mon cher monsieur Wagnière, une lettre que M^{me} Wagnière m'a envoyée pour vous. L'Impératrice m'a mandé qu'elle vous a vu et me paraît fort contente de vous. Tout ce que vous m'avez dit des bontés de cette grande Princesse m'a touché, mais ne m'a point surpris. MM. Hay viennent de me mander que votre santé est entièrement remise. Je vous prévient que M^{me} Denis n'a pas reçu une seule fois de vos nouvelles depuis que vous êtes parti de Ferney. Vous ferez bien de lui écrire et même de lui mander les bontés de S. M. I. Moi, je lui dis toujours que votre santé a été très mauvaise (cela est malheureusement vrai) et que je ne vous crois pas encore rétabli, afin qu'elle ne trouve pas trop étrange de n'avoir eu de vous aucune marque de souvenir.

Continuez à vous bien porter. Vous connaissez tous mes sentiments pour vous. M^{me} d'Épinay, après avoir été encore très mal pendant trois ou quatre mois et dans des souffrances cruelles, commence à se mieux porter. Elle vous fait ses compliments.

A Paris, ce 1^{er} décembre 1779.

La santé de Wagnière avait été trop fort ébranlée par les fatigues de son voyage pour qu'il pût songer à demeurer plus longtemps en Russie. Il quitta donc Pétersbourg pour retourner directement à Ferney, sans même passer par Paris. Lui-même nous a expliqué son état et les causes de son départ de Russie. « Après y avoir été longtemps très malade et en danger de mort, dit-il, après avoir mis les livres et les papiers en ordre, le chagrin de la perte de mon maître altérant toujours ma santé, je fus obligé, avec le plus vif regret, de quitter cette princesse adorable, du moins jusqu'à ce que ma famille et ma santé me permettent de me jeter à ses pieds. Je m'en revins à Ferney, comblé de bontés de cette souveraine, qui, outre l'argent qu'elle me fit remettre, a daigné m'accorder une pension viagère de quinze cents francs par an, de sorte que c'est à elle seule que je dois d'être délivré de la crainte trop fondée que j'avais, de ne savoir comment vivre avec ma femme et mes enfants, après la sujétion et le travail les plus pénibles pendant plus de vingt-quatre ans et n'ayant aucun état pour me faire subsister; car, deux jours après mon retour de Russie, la nièce de M. de Voltaire, qui venait de se remarier à soixante-neuf ans, me fit dire qu'elle ne me donnerait point les cinquante louis qu'elle n'avait promis, outre un billet de six mille francs à elle donné pour moi par M. Panckoucke, et qu'elle s'est approprié¹. »

1. *Mémoires*, t. I, p. 8 et 170.

Comme on le voit, si Wagnière avait conservé quelques illusions sur les sentiments que M^{me} Denis, devenue M^{me} Duvivier, pouvait lui porter encore, elles ne furent pas longues à se dissiper après son retour à Ferney. Voici, toujours d'après Wagnière, l'origine du grief qu'il articule ci-dessus contre la nièce de Voltaire. Au mois de juin 1777, le libraire Panckoucke avait obtenu du patriarche l'autorisation de faire une édition complète de ses œuvres, grâce à l'intervention de Wagnière, et pour reconnaître les bons offices de celui-ci, lui avait promis douze mille francs. La mort de Voltaire vint tout interrompre. « M. Panckoucke, après cette mort, sentant, dit Wagnière, combien il lui était essentiel que je certifiasse l'intention de Voltaire à son égard, et que je lui donnasse tous les renseignements possibles pour son entreprise, me donna un billet de deux mille écus qu'il m'a payés; et M^{me} Denis exigea qu'il lui remit l'autre billet de six mille francs pour le complément de la promesse qu'il m'avait faite (outre tous les autres qu'il lui donna pour le prix des manuscrits qu'elle lui vendit), lui disant qu'elle me la ferait toucher. Mais elle s'en est emparée à son profit encore, et j'ai été frustré de cette partie de la bonne volonté de M. Panckoucke pour moi. » Ainsi commençait un différend qui ne parvint pas à s'apaiser et dont on retrouvera l'écho dans les lettres de Grimm.

Votre première lettre de Ferney, mon cher monsieur Wagnière, m'a fait un peu plus de plaisir que la seconde. Si nous avions affaire à M^{me} Denis, je n'aurais point d'inquiétude et je serais bien sûr qu'on la ramènerait aisément au parti le plus juste et le plus noble à votre égard; mais je crains qu'il ne soit plus au pouvoir de M^{me} Du Vivier de se conduire comme M^{me} Denis. Il n'est pas si extraordinaire que les lettres que vous m'avez écrites soient arrivées à meilleur port que celles que vous avez adressées à M^{me} Denis. M. le Directeur de la poste à Pétersbourg a pour mes lettres un soin très particulier, et par l'amitié qu'il a pour moi, et parce qu'il m'a expédié souvent les paquets de l'Impératrice.

Je vous ai écrit à Berlin sous l'enveloppe de Mgr. le Prince Henri, mais vous étiez déjà passé. Je suis fâché que vous ne soyez pas venu à Paris. En un quart d'heure d'entretien nous aurions arrangé plus de choses que nous ne ferons en dix lettres. Je crois qu'il ne tient qu'à vous de vous attacher au Prince Henri. La place que vous occuperiez auprès de lui ne vous fatiguerait pas, sûrement; c'est un Prince qui rend heureux tout ce qui l'approche. Il serait aisé de vous faire avoir 600 écus ou 2400 livres d'appointements, moyennant quoi vous mettriez la pension de Russie en épargne, et, si vous emmeniez avec vous femme et enfants à Berlin et à Reinsberg, comme le climat n'est pas fort différent de celui de la Suisse, je pense que vous y mèneriez une

vie fort heureuse et que vous trouveriez, avec la protection du Prince, des moyens d'établir vos enfants avantageusement après les avoir bien élevés. Réfléchissez à ce parti et mandez-moi vos résolutions. L'Impératrice ne me parlera pas de vous la première : ce n'est pas son usage d'annoncer ses bienfaits ; mais comme je l'ai remerciée de ceux qu'elle a répandus sur vous, elle répondra à cet article. Si vous avez des motifs suffisants pour entreprendre le voyage de Paris, je serai charmé de vous voir. M^{me} d'Épinay me charge de vous faire bien des compliments ainsi qu'à M^{me} Wagnière, à laquelle je vous prie de dire mille choses de ma part. Je vous prie aussi, mon cher monsieur Wagnière, de compter toujours sur mes sentiments pour vous.

A Paris, ce 28 février 1779.

J'ai reçu, mon cher monsieur Wagnière, votre lettre pour l'Impératrice, notre souveraine, et je l'ai expédiée. S. M. ne peut qu'être touchée de votre juste reconnaissance. J'approuve très fort le parti que vous prenez d'arranger vos affaires, de vouloir vous reconnaître et voir à loisir le parti qui sera pour vous le plus convenable. Je ne saurais me persuader que M^{me} Du Vivier persiste dans sa résolution de se séparer de vous. Vous ne m'avez pas permis de lui en parler et je me suis tenu à votre volonté. Cependant si les choses en restaient dans un état d'indécision, je vous dirai que j'ai parlé de ce qui vous arrive à M. de Hennin, ci-devant résident de France à Genève et aujourd'hui à la tête des bureaux des Affaires étrangères. C'est lui qui veut bien vous expédier le paquet que j'ai reçu pour vous de Pétersbourg depuis quelques jours. Il m'a paru prendre à vous beaucoup d'intérêt, et il m'a offert d'agir auprès de M^{me} Du Vivier en votre faveur. Je n'ai pas osé profiter de sa bonne volonté sans votre agrément. J'ai vu M. Tronchin des Délices qui m'a parlé de vous. Vous ne doutez pas, mon cher monsieur Wagnière, de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. M^{me} d'Épinay me charge de mille choses pour vous et pour M^{me} Wagnière, auprès de laquelle je vous prie de ne me pas oublier.

A Paris, ce 10 avril 1780.

Je profite du départ de M. Tronchin, mon cher monsieur Wagnière, pour vous dire un petit mot en réponse à votre dernière lettre. Je ne vois pas pourquoi vous mettez votre délicatesse à ne faire aucune démarche vis-à-vis M^{me} Du Vivier. Il est fort à craindre que les choses en restent là et que le billet de Panckoucke ne vous revienne jamais. Si nous pouvions engager M. de Hennin à prendre vos intérêts, il me semble qu'il faudrait le laisser faire. Votre pension de Russie n'est pas une chose assez sûre pour la regarder comme un revenu fixe. Si l'Impératrice venait à manquer, je crois qu'il ne faudrait plus y compter. Il serait donc bien plus sage de la placer tous les ans et de s'en faire suc-

cessivement un petit capital dont vous jouiriez ensuite avec vos enfants à l'honneur de notre auguste bienfaitrice. Mandez-moi comment cette pension a été accordée, s'il y a eu un ordre au cabinet de la payer et si vous avez pris vos arrangements pour vous la faire passer tous les ans. En tous cas vous aurez M. le comte Woronzof sur les lieux et moi au loin pour avoir soin de vos intérêts. Adieu, mon cher monsieur Wagnière. J'espère que votre accident n'a pas eu de suite et que vous avez repris la plume. M^{me} d'Épinay, qui est bien souffrante, me charge de vous dire mille choses et à M^{me} Wagnière à laquelle j'en dis autant.

A Paris, ce 27 mai 1780.

Le désaccord de Wagnière avec la ci-devant M^{me} Denis n'allait guère en s'améliorant, car, d'une part, la fierté de l'ancien secrétaire empêchait les démarches qu'il eût dû faire, et, d'autre part, la nièce de Voltaire avait aliéné sa liberté d'action en se mariant. Grimm dit très nettement son avis à cet égard dans une lettre à l'Impératrice. « Combien Votre Majesté fait couler des larmes de reconnaissance dans tous les coins de la terre! — écrit-il à Catherine II le 29 août 1780. Celles du brave Wagnière ne sont pas les moins douces. Sans son auguste bienfaitrice, il se trouverait bien à plaindre. M. Du Vivier, mari de M^{me} Denis, l'a absolument brouillé avec la nièce de M. de Voltaire, afin de lui supprimer sa pension. » Voyant que tout était perdu de ce côté-ci, Grimm guide affectueusement son protégé dans le meilleur emploi qu'il peut faire de la rente qui lui vient de Russie et le diplomate met à la disposition de l'ancien secrétaire de Voltaire tout son sens des affaires et une obligeance qui ne se démentira jamais.

Il y a longtemps, mon cher monsieur Wagnière, que je me propose de répondre à votre lettre du mois de juin. Mais mes éternelles écritures me mettent dans l'impossibilité absolue d'être exact et c'est un malheur qui augmente tous les jours. Votre lettre m'a fait beaucoup de peine. Je crains, comme vous, que tout ne soit dit entre vous et M^{me} Du Vivier. J'ose croire que nous aurions ramené M^{me} Denis aisément, ou plutôt que nous n'aurions pas eu besoin de la ramener. Mais M^{me} Du Vivier ne dépend plus d'elle. Vous connaissez la place de M. de Hennin, ainsi vous savez combien il est occupé : cependant je ferai de mon mieux pour l'engager à tenter quelque chose au milieu de ses grandes occupations, d'autant que la première idée de s'en charger lui est venue de lui-même.

Je vous ai déjà dit, mon très cher, que je voudrais que la pension de l'Impératrice ne fût pas comptée en recette pour votre dépense, mais que vous cherchassiez à la placer tous les ans et à en former un capital qui vous rapportât des intérêts. Ce plan serait le plus sage. Il ne faut

pas croire que vous puissiez la toucher tous les quatre mois, comme on touche en Russie. Le change, qui est capricieux et difficile, rend cette opération impossible à répéter à tout moment. Je doute que vous ayez eu réponse ni de M. Olsufief ni de M. le comte Woronzof, non qu'ils n'aient de l'amitié pour vous, mais parce que les seigneurs russes sont très paresseux à écrire. Mandez-moi toujours, puisque vous avez touché quelque chose, depuis quelle date votre pension vous est due, et puis nous verrons. Il faudra donner votre plein pouvoir à quelque banquier pour vous faire toucher une fois par an toute l'année ensemble; il épiera ensuite les cours du change pour vous la faire toucher au cours le plus favorable pour vous. Quand je saurai où vous en êtes, je tâcherai de vous donner quelque banquier de Pétersbourg, ou, si je puis mieux faire, je n'y manquerai pas : ce serait d'obtenir de l'Impératrice de vous payer cette pension sur les fonds qui me passent par les mains.

S. M. I. m'a parlé de vous à deux reprises différentes dans ses lettres durant son voyage. Elle m'a dit une fois : *Pour Wagnière, je suis bien aise d'avoir payé la dette de son maître et qu'il soit heureux.* Et une autre fois : *La lettre de Wagnière m'a fait plaisir; c'est un homme estimable par sa fidélité et sa reconnaissance.*

Vous voilà sans doute content, et moi je le serai quand je verrai ou saurai l'affaire de votre pension en train, de façon qu'il n'y ait plus à y penser. Dites mille choses pour moi à M^{me} Wagnière et portez-vous bien. M^{me} d'Épinay n'est jamais bien, mais elle l'est encore moins en ce moment-ci qu'à l'ordinaire. Vous connaissez, mon cher monsieur Wagnière, mes sentiments et mon amitié pour vous.

A Paris, ce 30 septembre 1780.

Votre dernière lettre, mon cher monsieur Wagnière, m'a trouvé sur le grabat assez sérieusement malade, et les ménagements que je dois à ma santé me rendent fort mauvais correspondant. Je dois toucher ici le 13 de ce mois un tierçal de votre pension, c'est-à-dire 500 livres, que M. Olsufief a remis avec d'autres articles à M. de Chotinski, chargé des affaires de Russie en cette cour. Envoyez-moi sans délai votre quittance où vous direz que vous avez reçu de M. de Chotinski, qualifié comme ci-dessus, et vous aurez soin d'y exprimer jusqu'à quel terme vous êtes payé et quels sont les quatre mois qu'on vous remet. Dès que j'aurai touché cet argent moyennant votre quittance, je vous le ferai tenir. Je suis bien fâché que vous regardiez tout rapprochement du côté de M^{me} Duvivier comme impossible, et j'aime toujours à penser que nous aurions fait entendre raison à M^{me} Denis.

M^{me} d'Épinay me charge de mille choses. Sa santé est passable. J'espère que vous vous portez bien, ainsi que M^{me} Wagnière et vos enfants, et que vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche.

A Paris, ce 8 janvier 1781.

A son retour de Russie, lorsque Ferney, passé dans des mains étrangères, allait ne plus être ouvert à l'ancien secrétaire de Voltaire, Wagnière se mit aussitôt, malgré sa douleur, à rassembler ses souvenirs sur le maître qu'il avait si fidèlement servi et en écrivit quelques-uns. C'est ainsi qu'il composa, en mars 1780, une touchante *Relation du voyage de M. de Voltaire à Paris, en 1778, et de sa mort*, dédiée à ses enfants. Un an après, à Paris, où il était venu remercier Grimm de toutes ses bontés, il ne manqua pas de donner communication à son protecteur de ce récit aussi véridique qu'ému. Grimm a mentionné cet écrit dans sa correspondance avec sa souveraine. « Le brave Wagnière est venu me faire une visite de quinze jours, parce qu'il ne m'avait pas revu depuis son voyage au temple de la gloire, écrit-il à Catherine II, le 10 mars 1781. Il a été ici de maison en maison pour notifier que s'il n'était pas réduit à mourir de faim, lui et sa famille, c'est aux bienfaits de Votre Majesté qu'il en était redevable. Son voyage n'a eu d'autre objet que de faire cette notification générale. Il dit que son maître n'a aucun tort avec lui, mais que ses héritiers en ont eu de bien grands. Il m'a fait lire un précis qu'il a fait du dernier et fatal voyage de M. de Voltaire à Paris, qui m'a fait saigner le cœur. Il est écrit avec une vérité frappante et prouve à quel excès de misère le plus grand homme peut être exposé dans ses derniers moments. J'ai demandé à Wagnière s'il se ferait une peine de déposer cet écrit dans la bibliothèque de son maître à Pétersbourg. Il m'a promis de me l'envoyer de Ferney, et dès que je l'aurai, je le ferai passer à Votre Majesté Impériale par une voie sûre. » En effet, non seulement Wagnière voulait faire connaître exactement les diverses circonstances des derniers jours de la vie de son maître, mais encore il s'efforçait de son mieux de laver la mémoire de Voltaire de reproches qu'on ne manquait pas de lui faire d'avoir tenu peu de compte des services du secrétaire. « L'intention de mon maître, était, écrit Wagnière, en énonçant des faits précis, qu'après sa mort j'eusse vingt mille écus, y compris les huit mille francs portés sur son testament, et de me donner le surplus de la main à la main, en billets à mon ordre sur son banquier, M. Schérer, à Lyon. Il me les remit en mains en 1777; mais je crus, par respect et par crainte de lui laisser apercevoir le moindre doute sur sa bonne volonté à mon égard, que je ne devais pas les garder, et je les lui rendis. Je ne prévoyais point alors que par une fatalité et des circonstances bien étranges, je ne serais pas auprès de lui à sa mort, malgré ses instances, et que dans ses derniers moments il ne put obtenir que son notaire vint vers

lui, quoiqu'il le demandât. » Voilà ce que Wagnière racontait et ce n'était guère fait pour lui ramener les bonnes grâces de l'ex-madame Denis.

Je me flattais, mon cher monsieur Wagnière, de jour en jour, de trouver un moment pour vous annoncer la réception du paquet que vous avez adressé à M. Hennin. Vous m'apprenez que je l'ai depuis cinq semaines. Je suis si peu maître de mon temps, il passe si vite, qu'il faut me pardonner de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude plus tôt. Il m'est arrivé en très bon état et m'a été remis tout de suite. J'attends à présent une occasion sûre pour le faire passer à l'Impératrice. Une chose qui m'occupe davantage, c'est qu'il y a déjà quelques mois que j'ai écrit à M. Olsufief pour le prier de me remettre dorénavant votre pension. Il ne m'a rien remis, il ne m'a pas répondu; ce dernier article est assez en usage dans ce pays-là. Je voudrais voir votre pension sur un pied stable. Vous avez un compliment à faire à M. le comte Alexandre Woronzof; il a reçu le cordon de Saint-Alexandre Newski. Si vous lui écrivez, parlez lui de votre pension et priez-le d'arranger cette affaire à forfait, sans qu'il soit besoin de la solliciter à chaque tierçal. Vous voyez, mon cher monsieur Wagnière, que le plus petit bien est toujours bien difficile à arranger dans ce monde, tandis que le mal se fait tout seul. Dites, je vous prie, mille choses à M^{me} Wagnière et à vos enfants et comptez sur ma tendre amitié. M^{me} d'Épinay vous fait mille compliments.

A Paris, ce 1^{er} juin 1781.

Je suis bien coupable en apparence, mon cher monsieur Wagnière, mais après avoir été hors de France près de quatre mois, je me suis vu si accablé que je ne sais encore où donner de la tête, quoiqu'il y ait six semaines que je suis de retour. Je suis en possession du gros paquet que vous avez adressé à M. Hennin pour moi; mais il faut bien vous garder dorénavant d'adresser de tels paquets à M. Hennin; cela pourrait lui faire des affaires et à moi aussi. Ces messieurs ont leurs ports francs, mais c'est pour les affaires du Roi, et moi, comme ministre étranger, je n'ai pas le droit d'en profiter. Quand c'est pour quelque paquet mince, ces messieurs ne font point de difficulté, mais un paquet monstrueux comme votre dernier pourrait entraîner des plaintes de la poste: en un mot, je n'en ai ni le droit, ni le crédit, ni le désir de l'avoir. Au reste, je n'ai pas encore ouvert ce paquet monstrueux. Je ne vous cache point que j'ai assez mauvaise opinion de cette édition et que je ne serais pas étonné qu'elle ne se fit point du tout. Je n'entends pas dire qu'on s'en occupe sérieusement, et ceux qui sont à la tête n'inspirent pas la confiance. Vous avez donc très bien vu en me priant de ne rien lâcher. La première fois que je rencontrerai M. de Condorcet, je lui en parlerai, mais je n'aurai l'air d'avoir vos pouvoirs et vos manus-

crits qu'à bonnes enseignes et supposé qu'on parle clair et net. C'est à cause de cela que je ne veux pas l'aller trouver, mais le rencontrer dans le monde pour avoir l'air de lui en parler occasionnellement. Dès que cela sera fait, vous aurez de mes nouvelles.

Je vous prie de me mander jusqu'à quelle époque vous êtes payé de votre pension; et, s'il y a un tierçal échu, envoyez-moi votre quittance comme ayant reçu de moi, et je vous enverrai en réponse vos cinquante livres. Vous pouvez en user ainsi dorénavant tous les quatre mois.

M^{me} d'Épinay me charge de mille choses pour vous et M^{me} Wagnière. Vous connaissez, mon cher monsieur Wagnière, mon amitié pour vous. Nous sommes dans l'affliction de la perte de M. Trouchin.

A Paris, ce 13 décembre 1781.

En 1781, Wagnière avait abandonné le village de Ferney, pour un motif que j'ignore, et s'était retiré à Rueyres, près de Moudon, dans le pays de Vaud. Cette retraite n'était pas définitive, car nous le verrons retourner à Ferney, mais c'est à Rueyres qu'il composa les *Additions au commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*. Imprimé en 1776, ce *Commentaire historique* passa alors pour être de Wagnière, bien qu'il fût en réalité de Voltaire lui-même. « Je me suis contenté de recueillir en *memorandum*, et pour moi-même, disait Wagnière pour expliquer ses adjonctions à ce travail, quelques notes, quelques remarques, sur certains faits et sur certaines anecdotes de la vie du grand homme; lesquelles j'ai transcrites en grande partie sur mon exemplaire du *Commentaire historique*, ce qui pourra être utile pour une nouvelle édition de cet ouvrage. J'aurais pu les augmenter si j'avais encore les papiers dont a profité M^{me} Denis. Mais enfin je ne prétends point du tout faire un *Voltaireana*. » Les remarques de Wagnière n'en sont pas moins intéressantes et précieuses. Aussi Grimm, toujours à l'affût de ce qui pouvait plaire à la curiosité de son impériale correspondante, ne se fit-il pas faute de les lui adresser aussitôt qu'il les connut. « Avec les camées marcheront les commentaires sur la vie de M. de Voltaire enrichis de cahiers manuscrits du fidèle Wagnière, écrivait Grimm le 6 juin 1781. Si la lecture de ces cahiers fait à Votre Majesté autant de mal qu'à moi, j'aurai commis une grande imprudence de les lui envoyer. J'y ai ajouté un recueil des lettres de ce grand homme à un abbé janséniste, son trésorier, pendant qu'il était en Lorraine avec M^{me} du Châtelet ¹. Ces lettres ne sont pas assuré-

1. L'abbé Moussinot, dont l'abbé du Vernet venait de publier la correspondance avec Voltaire (La Haye et Paris, Moutard, 1781, in-8).

ment importantes par le sujet, tant s'en faut; mais telle était la magie de cet homme étonnant, qu'on aime mieux lire ces détails mesquins sous sa plume que les sujets graves sous la plume des autres. Ce recueil ne paraît que depuis deux jours. »

Il a déjà été question, dans des lettres de Grimm comme dans les extraits de Wagnière, de l'édition générale des œuvres de Voltaire qui se préparait alors. Conçue par Panckoucke, elle devait être réalisée sous la direction de Beaumarchais, et Grimm et Wagnière s'intéressaient fort tous les deux, quoique pour des raisons différentes, à ce qui pouvait sortir de toutes ces combinaisons. Wagnière, lui, eût désiré collaborer à cette entreprise nouvelle, autant pour travailler à la gloire de son maître que pour se ménager à lui-même quelque supplément de ressources. Sans doute que M^{me} Denis, qui favorisait de tout son pouvoir la mise en lumière de cette édition, ne permit pas à ce projet d'aboutir. Il est certain que Wagnière vit Beaumarchais lors de son dernier voyage à Paris et non moins certain qu'ils ne purent pas s'entendre. Quant à Grimm, il fut en cela, comme en tout le reste, le canal des grâces de l'impératrice. Le rôle de Catherine n'a jamais été parfaitement expliqué; aussi nous attarderons-nous quelque peu à l'examiner, pour essayer de déterminer nettement quel il put être. Aussitôt que Catherine sut qu'une édition des œuvres complètes de Voltaire allait voir le jour, par les soins de Panckoucke, elle manda à Grimm de souscrire en son nom pour cent exemplaires : sa lettre à Grimm du 19/30 octobre 1778 en fait foi. Postérieurement, le libraire ayant, dît-on, manifesté l'intention de dédier l'ouvrage à l'impératrice, celle-ci consentit à lui marquer sa satisfaction d'une manière plus expresse. C'est ainsi qu'elle adresse à Grimm une lettre de change de « cent dix mille livres de France destinées à la nouvelle édition de Voltaire ». Celui-ci fut fort embarrassé d'un envoi aussi considérable. « Je ne paierai à compte de la nouvelle édition qu'à bonnes enseignes et non d'une seule traite, écrivait Grimm à sa souveraine, le 27 mars 1779, de sorte que je pourrai toujours prendre sur l'énorme somme de cent dix mille livres et l'argent de M. Rieu et celui de M. Racle et d'autres avances de ce genre, et qu'il me restera tout l'espace de temps nécessaire pour en solliciter le remboursement auprès de mon auguste Souveraine, ce qui me délivre encore du souci de garder des fonds qui ne sont pas à moi, quoique, déposés dans la première maison de banque de Paris, ils ne courent aucun risque. C'est, en cas de mort, chez MM. Girardot, Haller et C^{ie} que Votre Majesté pourra toujours reprendre dans la minute ce qu'elle m'a

confié, et, comme je ne dois rien à personne, tout mon avoir en répond par-dessus le marché. »

Mais les choses changèrent bientôt d'aspect. On ne sait trop pourquoi ni comment, Panckoucke s'associa Beaumarchais et l'affaire commença de devenir un peu moins nette, comme la plupart des affaires de Beaumarchais. Aussitôt qu'il connut cette association, Grimm, qui n'avait pas une confiance absolue dans l'auteur de *Figaro*, crut devoir montrer en tout cela une prudence particulière. Un passage de sa lettre du 26 avril 1779 explique parfaitement ses sentiments à cet égard. Nous le reproduisons en entier, bien qu'il soit fort long, parce qu'il éclaire la question et que, d'ailleurs, les historiens de Voltaire ou ceux de Beaumarchais n'en ont pas fait usage jusqu'ici. « Au moment où je me suis nanti des fonds que Votre Majesté a si généreusement destinés à l'avancement de la nouvelle édition des œuvres du Patriarche immortel comme son auguste protectrice, et où je comptais en assister efficacement le seigneur Panckoucke, avec les précautions toutefois que la prudence et mon devoir m'imposaient, il s'est manifesté un incident dans cette entreprise qui m'a fait un peu changer de plan. Le seigneur Panckoucke, dans l'intervalle qu'il a fallu pour attendre la résolution de Votre Majesté Impériale à sa requête, a associé le seigneur de Beaumarchais en qualité de financier à son entreprise de la nouvelle édition. Il me l'a notifié au moment, où, nanti des fonds de Votre Majesté, j'étais prêt à les lui délivrer contre des sûretés raisonnables. Le génie de l'associé me fit quelque impression. Je me rappelai la maxime du Barbier de Séville : *Ce qui est bon à prendre est bon à garder*; non que je crusse Beaumarchais capable de suivre les principes de son Barbier, mais je dis à Panckoucke que Beaumarchais n'étant ni libraire, ni imprimeur, ni marchand de papier, il n'avait pu se l'associer que pour les avances des fonds, et comme l'Impératrice aimait à faire rendre à tout seigneur tout honneur, il me semblait juste que les fonds du seigneur Beaumarchais fussent employés avant ceux de Votre Majesté. Cependant on était allé en Angleterre acheter deux fontes de caractères de Baskerville, qui doivent servir à l'immense édition qu'on projette, et l'on comptait employer les fonds de Votre Majesté à cette emplette préalable, mais comme on ne pouvait se flatter avec certitude que Votre Majesté jugerait à propos de faire cette étonnante générosité, on avait fait aussi à tout événement d'autres dispositions pour n'être pas pris au dépourvu en cas de réponse négative de la part de Votre Majesté. J'ai déclaré que l'Impératrice, sans égard pour

le rang suprême, renonçait à l'ambition d'être à la tête de l'entreprise, et que ses fonds ne devaient servir que de supplément. Panckoucke est resté stupéfait de la magnificence impériale, mais il n'a pu désapprouver les limites que j'y ai mises. Il m'a avoué naturellement qu'il n'a jamais cru que Votre Majesté dirait ainsi-soit-il à sa requête, et que s'il avait pu le croire, il n'aurait pas traité avec Beaumarchais. Dans le fait, il ne faut pas exiger de l'âme de Panckoucke d'être au niveau de l'âme de Catherine; mais je crois que, malgré la magnificence inouïe de Votre Majesté, il n'aurait pas eu les reins assez forts pour faire les avances nécessaires à cette édition. Car le projet de ces messieurs étant de faire un coup décisif et de gagner au moins un petit million, ils seront dans le cas de faire une avance de sept à huit cent mille livres, et un seul homme n'est pas assez fort pour cela. Ils ne comptent pas donner moins de trois éditions, en trois formats divers à la fois, et faire de chaque format des éditions immenses, et ne pas délivrer un feuillet que tout ne soit prêt et achevé, afin que de longtemps aucun libraire corsaire ne soit tenté de les contrefaire. En attendant, Beaumarchais, avec qui je ne me suis pas soucié d'entrer en conférence à ce sujet, va disant partout en faisant claquer son fouet que l'Impératrice de Russie souscrit pour toutes les puissances de l'Europe, et qu'elle a arrêté cinq cents exemplaires. On vient à moi, on me demande ce qui en est. Je hoche la tête, je fais le mystérieux, je dis : il pourrait bien en être quelque chose. Voici, madame, ce que, sous le bon plaisir de Votre Majesté Impériale, je me propose de faire : 1° lorsque la souscription sera annoncée au public, ce qui doit être incessamment, je souscrirai pour les cent exemplaires que Votre Majesté m'a ordonné de prendre; 2° si l'entreprise bien en train exige des avances pour la hâter, je les ferai jusqu'à la concurrence de la somme que Votre Majesté a destinée à cet effet, et je me ferai délivrer des reconnaissances de souscriptions placées en Allemagne, pour la sûreté de la rentrée des fonds. Si Panckoucke était resté seul à la tête de l'entreprise, je n'aurais pu me dispenser de faire courir de plus grands risques aux fonds de Votre Majesté, puisque enfin sa volonté suprême était qu'ils servissent à accélérer l'édition; mais j'aime mieux pour ma tranquillité la tournure actuelle. Si je l'avais pu prévoir, je n'aurais pas même touché les fonds en question, mais elle ne s'est manifestée qu'au dernier moment, lorsque je m'étais mis en devoir d'en faire la remise entre les mains du seigneur Panckoucke. Au reste, indépendamment des vingt-deux ou trois mille livres qu'il faudra pour la souscription des cent exem-

plaires, et des dépenses que j'ai à faire pour d'autres objets, lorsque j'aurai reçu les ordres de Votre Majesté sur mes dernières pancartes, je vais indiquer ici un emploi des fonds qui sont entre mes mains, conformément aux intentions de mon auguste Souveraine. »

Telle est l'attitude que Grimm, *proprio motu*, crut devoir s'imposer à lui-même dans la circonstance : je ne sache pas qu'elle ait jamais été désapprouvée. Quant à Beaumarchais, il ne pouvait s'estimer vaincu avant d'avoir donné de sa personne et ne manqua pas de faire une démarche auprès de Grimm. Celui-ci en rend compte à l'impératrice dans sa lettre du 6 juin 1781. « Il faut pourtant que j'envoie à Votre Majesté un prospectus de l'édition à laquelle préside Figaro Beaumarchais. Cet homme, qui court plus d'un lièvre, est venu chez moi pour me dire que l'Impératrice ayant souscrit dans l'origine pour cent exemplaires, il me priait d'en réaliser la promesse. Je lui ai répondu qu'à la vérité Votre Majesté avait eu dès le commencement cette généreuse intention, et qu'elle s'était même décidée à souscrire pour quatre cents exemplaires, tant elle avait à cœur de favoriser le libraire, mais l'entreprise ayant passé entre les mains d'un capitaliste, qui fait tout pour la gloire de Voltaire, le cas n'était plus le même et qu'il me fallait nécessairement de nouveaux ordres pour la souscription d'un certain nombre d'exemplaires. Figaro me dit à cette occasion les plus belles choses pour l'Impératrice, qu'il voulait mettre sur le frontispice de son édition : *imprimé au palais de Tsarskoë-Sébo*, qu'il ferait tirer un exemplaire sur du vélin qui seul vaudrait un capital et qui serait pour l'auguste Souveraine qui possède la bibliothèque de Voltaire. Je lui répondis qu'il n'avait qu'à m'écrire tout cela, que je le mettrais sous les yeux de Votre Majesté, et que l'Impératrice aimait beaucoup *le Barbier de Séville*. Il y a à peu près un an de cette visite; je devais avoir sa lettre huit jours après, et elle est encore à venir. Je ne courrai sûrement pas après, et je commence à croire que cette édition ne se fera pas de longtemps. Il n'y a pas longtemps que j'ai rencontré Figaro et qu'il me dit que la souscription ne se remplissait pas; c'est qu'on n'a point de confiance dans Figaro et que sa loterie, sur laquelle il comptait beaucoup et à laquelle personne n'a rien compris, a inspiré de la méfiance à tout le monde. »

Les choses en restèrent momentanément là. Catherine déclarait qu'elle se souciait très peu « de l'édition des œuvres de Voltaire figaroisé », jusqu'à ce qu'il fût question d'y comprendre sa propre correspondance avec le Patriarche. Car Grimm s'était

trompé : l'impression marcha beaucoup plus vite qu'il ne le pensait; elle marcha même très vite, puisqu'il parut trente volumes dès 1785 et que le reste vit le jour de 1787 à 1790, échelonné à des intervalles très rapprochés. Il fallut donc s'occuper bientôt de la correspondance avec Catherine, qui devait remplir l'avant-dernier volume. La pensée que ses lettres allaient être connues du public irritait fort l'autocrate. « Par la copie de [la lettre] que vous m'avez envoyée, écrivait-elle à Grimm (20 septembre/1^{er} octobre 1783), je vois que je faisais très mal d'écrire à Voltaire, car, bien loin d'être passable, je la trouve très vulgairement écrite et souhaite de tout mon cœur que rien de ces lettres n'entre dans l'impression du seigneur Figaro. » Elle insiste auprès de Grimm pour qu'il s'efforce d'empêcher la divulgation de la correspondance. « Sur la correspondance de Voltaire, lui écrit-elle (janvier 1788), je vous ai mandé mon avis : faites en sorte, je vous prie, que Figaro ne publie aucune de mes lettres, et à cet effet achetez tout ce qu'il a d'imprimé de ce tome, et jetez-le tout entier au feu; mais faites en sorte que ce vilain homme n'en garde pas un exemplaire, afin qu'après l'avoir vendu à moi, il ne le réimprime pas de rechef; car ce coquin est capable de tout cela, à ce qu'on m'a assuré. » Cette combinaison était parfaitement inapplicable, surtout de concert avec Beaumarchais coutumier de pareilles promesses et aussi de pareilles surprises. Il fallut donc chercher un autre mode d'arrangement. D'ailleurs, plutôt que de se soumettre à de semblables prétentions de la part des intéressés — Frédéric était aussi mécontent que Catherine, — ceux qui dirigeaient la publication des œuvres de Voltaire étaient décidés à aller imprimer la *Correspondance* en Hollande ou à Genève, si « l'éloquence du patron », c'est-à-dire de Beaumarchais, ne parvenait pas à obtenir « une liberté indispensable » pour cela. Voilà ce que Catherine s'avisait de mander à Grimm (28 février/11 mars 1789) : « S'il est impossible d'en empêcher la publication, faites en sorte que les passages marqués par vous et par M. de Montmorin soient effacés, et au reste on fera de Figaro et de son impertinence tout ce que vous voudrez. Mais au moins empêchez-le d'avoir l'impudence de m'envoyer un exemplaire de mes lettres, imprimées contre mon gré; sinon je serai obligée de demander qu'il soit puni comme il le mérite... Je vous envoie l'exemplaire que vous m'avez envoyé avec les endroits marqués au crayon pour être supprimés totalement. » Beaumarchais accepta cette combinaison et s'engagea à retrancher les passages ainsi indiqués. Mais il était homme de ressources et s'avisait d'un stratagème qui sentait son Figaro d'une

lieue et qui eût fort irrité l'impératrice si elle l'avait appris. Ces suppressions eurent bien lieu dans l'édition in-8 et les endroits incriminés furent remplacés par des cartons; mais ils subsistèrent dans l'édition in-12, destinée à un public moins aristocratique et qui ne passerait sans doute jamais sous les yeux de l'impératrice. Ni Catherine ni Grimm ne semblent avoir jamais connu le stratagème de celui qui leur rendait ainsi une partie des mauvais tours qu'on lui avait déjà joués. Il a fallu toute la perspicacité du bibliographe de Voltaire, M. Georges Bengesco, pour découvrir cette supercherie et pour la signaler (t. III, p. 121).

Mais revenons aux lettres de Grimm à Wagnière, dont cette longue digression nous a beaucoup trop éloigné.

J'ai remis à notre ami M. Tronchin des Délices, mon cher monsieur Wagnière, le paquet que vous m'aviez envoyé cet automne; il est parti ce matin pour retourner aux Délices, dont il ne sera pas loin lorsque vous recevrez cette lettre. Je lui ai remis pareillement les mille livres en espèces dont vous m'avez envoyé vos quittances, et vous n'avez qu'à lui rendre son récépissé, que je joins à cette lettre, pour recevoir de lui votre argent. Ainsi nous sommes en règle jusqu'à nouvel ordre.

Vous verrez, mon très cher, que je vous renvoie le paquet tel que je l'ai reçu, c'est-à-dire sans l'avoir ouvert. Cela vous fera juger de la misère de mon état, n'ayant jamais un moment de loisir à donner aux choses qui me feraient le plus de plaisir. Si vous venez jamais nous faire une visite à Paris, n'oubliez pas de nous rapporter ce paquet; peut-être serai-je plus heureux. Il me semble que l'édition de M. de Beaumarchais ou ne se fera point ou sera mal faite. Dans les deux cas, je crois que vous pourrez tirer parti de votre position, puisque M. de Beaumarchais et compagnie vous ont entièrement dédaigné. Un libraire de Gotha s'est déjà annoncé pour vouloir contrefaire cette édition ou en entreprendre une complète par souscription. Si vous étiez tenté d'un arrangement avec ce libraire, il vous choisirait peut-être pour veiller à l'exécution de cette édition, et si vous pouviez lui fournir quelques pièces qui ne se trouveraient pas dans l'édition de M. de Beaumarchais, vous sentez combien cet homme serait intéressé à vous les bien payer, puisque cela lui donnerait un avantage considérable sur l'édition haut annoncée. Au reste, je ne connais pas ce libraire et je ne vous parle que sur des aperçus qui se présentent à mon esprit.

Si l'Impératrice ne possède pas les pièces que je vous renvoie et que vous pussiez en faire une copie à vos heures perdues et me l'envoyer pour elle, je crois que cela serait bien. Je vous en payerais la copie, et, en envoyant à l'Impératrice ce paquet par une occasion sûre, je ferais valoir votre zèle à saisir toutes les occasions pour lui plaire.

Je suis bien touché de l'intérêt que vous et M^{me} Wagnière prenez à ma

santé; elle est un peu meilleure. Mais malheureusement celle de M^{me} d'Épinay est si mauvaise en ce moment-ci que je ne puis jouir du retour de la mienne.

Je vous souhaite santé et prospérité. Vous connaissez, mon cher monsieur Wagnière, toute mon amitié pour vous.

A Paris, ce 5 février 1782.

Je viens, mon cher monsieur Wagnière, de recevoir votre lettre du 4 et j'y répons tout de suite. Vous aurez vu par ma lettre du 5 que M. Tronchin des Délices, notre ami, est porteur de la somme de L. 1000 pour vous, et vous devez l'avoir touchée à la réception de cette lettre. Il est vrai que je vous avançais cette somme parce que l'Impératrice m'a recommandé particulièrement de veiller sur le paiement de votre pension; mais je suis toujours bien aise que le Cabinet impérial y pense et y veille aussi. Vous n'avez pas besoin d'écrire à M. Richard Sutherland. J'ai une réponse à lui faire et je ferai en même temps la vôtre; je lui adresserai aussi vos deux reçus en marquant au dos qu'ils ont été payés par l'effet de mille livres du 28 décembre 1781. Moyennant quoi, tout sera en règle et il n'y aura point de confusion dans les comptes.

Je vous prie de dire mille choses à M^{me} Wagnière et à Mademoiselle. M^{me} d'Épinay est un peu mieux depuis quelques jours, mais il n'y a pas encore à se vanter. Vous connaissez, mon très cher, toute mon amitié pour vous.

A Paris, ce 10 février 1782.

Je n'ai point répondu à vos dernières lettres, mon cher monsieur Wagnière, parce que j'étais accablé et, sachant que Monseigneur le Grand-Duc ne viendrait pas dans vos cantons, je n'avais aucun avis pressé à vous faire passer à ce sujet. J'ai fait passer votre paquet manuscrit à l'Impératrice; il est entre ses mains actuellement, mais je n'en ai pas encore réponse. J'ai écrit pour qu'on me fasse payer votre pension et j'ai mandé que si l'on voulait attendre la fin d'auguste pour payer les deux tierçaux, j'y consentais. Je ne sais si vous m'approuvez.

Adieu, mon cher monsieur Wagnière. Je vous prie de dire mille choses à M^{me} Wagnière, à Mademoiselle, à tout ce qui vous appartient. Voilà Genève plus tranquille; je m'en réjouis avec tous nos amis.

A Paris, ce 7 juillet 1782.

J'ai trouvé votre lettre du 21 du mois passé à mon retour de Spa, mon cher monsieur Wagnière, et je repars en ce moment pour faire un tour à Gotha, dont je serai de retour entre le 15 et 20 du mois prochain. C'est alors que je m'occuperai de l'arrangement que vous pourrez prendre avec M. de Beaumarchais. Il aurait toujours fallu remettre au

mois de novembre cet arrangement, parce que M. de Condorcet est absent et que vous n'en sauriez prendre de solide sans lui. Au reste, rien ne périlite. On est, je crois, bien loin de commencer cette fameuse édition, qui, vu les alambics par où son sort l'a condamnée à passer, ne se fera peut-être jamais. A mon retour, nous aurons tout le temps de nous en entretenir. Je vous souhaite bonheur et santé, ainsi qu'à M^{me} Wagnière. Vous avez sans doute reçu ma lettre de Spa et touché les mille livres de la pension impériale. Mandez-moi jusqu'à quel terme vous êtes payé. M^{me} d'Épinay vous dit mille choses.

A Paris, le 15 septembre [1782].

Je suis, comme vous ne le savez que trop bien et comme vous l'éprouvez tout le long de l'année, mon cher Wagnière, le plus mauvais correspondant du monde, mais je tâche au moins d'être bon commissionnaire et je me suis occupé du paiement de votre pension. Je vous prie de m'envoyer tout de suite votre quittance copiée mot à mot suivant le modèle ci-joint, en observant la même date. Quant au paiement, vous pouvez tirer sur moi une lettre de change pour pareille somme entre le 15 et le 20 du mois prochain à un ou deux jours de vue. Je crois que moyennant cette lettre vous en trouverez le montant tout de suite à Genève, et que c'est le moyen le plus court et le plus simple de vous faire tenir votre argent. Si vous en connaissez un plus simple, vous pouvez l'employer sans me consulter, en observant l'échéance entre le 15 et 20 décembre, où j'aurai vos fonds.

J'espère que votre santé ainsi que celle de M^{me} Wagnière et de vos enfants est bonne. Vous ne doutez pas, je me flatte, de l'intérêt que j'y prends ainsi qu'à tout ce qui vous touche.

M^{me} d'Épinay a passé son été à Chaillot et s'en est parfaitement bien trouvée. Si elle passe bien cet hiver, nous serons beaucoup rassurés sur son état.

A Paris, le 17 novembre 1782.

Suivant mes mémoires, vous avez reçu la pension de 1781 tout entière, et cette remise-ci est pour l'année 1782 tout entière. Si je me trompais, vous énonceriez la quittance autrement.

La course de M. le comte du Nord en Suisse ne vous a-t-elle pas procuré l'occasion de lui faire votre cour ?

C'est toujours avec plaisir, mon cher monsieur Wagnière, que je reçois de vos nouvelles et que je lis vos lettres. Je suis bien fâché que Ferney ne soit pas aussi près de Paris que de Genève. Je vais faire passer votre lettre à l'Impératrice et je suis sûr d'avance qu'elle lui fera plaisir. Je suis fâché que vous perdiez 15 livres sur l'escompte. N'y aurait-il pas moyen d'éviter cela une autre fois ? Peut-être la maison de M. Rillict aurait-elle été assez honnête pour faire cette remise au

pair? Enfin, j'ai à cœur que vous receviez votre pension sans perte quelconque, et il faut vous industrier pour cela. Il est vrai qu'il est bien difficile de passer par les mains des banquiers sans y laisser de ses plumes.

Vous me ferez certainement plaisir de m'envoyer un exemplaire de l'édit de pacification avec les discours et lettres des plénipotentiaires. A la honte de mes amis de Genève absents et présents ici, je n'ai pu encore parvenir à les voir. Votre dernière lettre m'est arrivée franche par M. d'Ogny. Si vous pouvez vous servir de ce canal, tant mieux. Si non, envoyez-les moi sous l'enveloppe de M. Hennin, secrétaire du Conseil d'État à Versailles, qui le trouvera bon; mais vous aurez la bonté de me mander ce que je vous dois pour cette commission.

J'embrasse votre aimable famille et je dis mille choses à M^{me} Wagnière. Vous en avez autant de M^{me} d'Épinay dont la santé est très passable. Vous connaissez tous mes sentiments pour vous.

A Paris, ce 8 décembre 1782.

Craignant sans doute que l'aventure du paquet « monstrueux » envoyé précédemment par Wagnière à Hennin ne se renouvelle cette fois-ci, Grimm reprend la plume deux jours après et écrit le billet suivant en post-scriptum :

Par supplément nécessaire à ma lettre d'avant hier, il faut, mon cher monsieur Wagnière, que je vous dise que si vous prenez le parti de m'adresser l'édit de Genève et les autres pièces sous l'enveloppe de M. Hennin, vous n'y mettiez pas une seconde enveloppe à mon adresse ni rien qui désigne que le paquet est pour moi. Il ne m'en sera pas remis moins fidèlement; mais si vous pouvez me le faire passer par M. d'Ogny, ce sera encore mieux. Écrivez-moi par la poste comment vous aurez fait et ne doutez jamais de mes sentiments pour vous.

A Paris, ce 10 décembre 1782.

Suscription : A Monsieur Wagnière, à Ferney, Pays de Gex.

Beaumarchais et les éditeurs du Voltaire de Kehl s'abusaient en se vantant que la célérité qu'ils apporteraient dans leur entreprise empêcherait les manœuvres des fabricants de contrefaçons. Quelle que fût la hâte mise à cela — et elle eût été plus considérable encore si des tracasseries n'étaient trop souvent venues à la traverse, — elle ne découragea pas les contrefacteurs. Au fur à mesure que les volumes de Kehl voyaient le jour, on les réimprimait page pour page à Bâle ou à Gotha, et la collection de cette édition contrefaite put être mise en vente presque aussitôt que celle de Beaumarchais. Nous avons déjà vu Grimm y faire une

allusion; il y reviendra encore dans les lettres qui suivent pour tâcher de mettre Wagnière en rapport avec le libraire étranger qui prépare ce recueil et jouer ainsi, si c'est possible, quelque tour au peu sympathique Beaumarchais. Mais la correspondance de Grimm avec son protégé n'est plus ni si longue ni si abondante. La santé du diplomate n'est pas bonne et, de plus, il a perdu sa fidèle compagne, M^{me} d'Épinay. Pourtant il continue à obliger de son mieux celui qu'il appelle toujours le *fidèle Wagnière*, et sert encore d'intermédiaire aux faveurs de l'impératrice pour l'ancien secrétaire de Voltaire.

J'ai reçu, mon cher monsieur Wagnière, votre quittance pour la pension, qui a été payée — ainsi c'est une affaire en règle, — et puis votre lettre polémique. Je suis si écrasé d'écriture que je ne puis entrer en aucun détail sur tout cela. J'approuve votre franchise et votre loyauté. Si vous pouvez éviter toute querelle littéraire, n'y manquez pas; si vous ne pouvez pas prévenir les attaques, prêtez le collet le moins que vous pourrez; il n'y a point de lâcheté à refuser le combat dans les guerres de plume.

Voici une note de M. Ettinger, de Gotha, qu'on m'a prié de vous faire passer. M. Ettinger souhaiterait infiniment que vous voulussiez et puissiez lui dire quelles conditions vous comptez mettre à la cession des manuscrits pour l'en rendre, lui Ettinger, seul dépositaire et propriétaire, ou quel autre accommodement vous pouvez proposer de nature à contenter les deux éditeurs. Si vous voulez lui écrire et m'envoyer la lettre, je la lui ferai passer; mais il m'est impossible de faire un autre rôle dans tout cela que de commissionnaire de vos lettres réciproques, parce que je ne sais où donner de la tête à force d'être accablé de lettres et d'affaires. Du train dont vont les choses, je crains, mon cher Wagnière, que nous ne voyions jamais de notre vivant une édition digne du grand homme dont elle doit renfermer les œuvres. Qui est ce M. Mallet du Pan qui vous a écrit? Je suis curieux de savoir ce qu'il aura répondu à votre lettre. Dites mille choses pour moi à M^{me} Wagnière et comptez sur mes sentiments invariables. Ne soyez pas fâché que votre fils ait pris le chemin du commerce; c'est un état dans lequel on peut faire son chemin à merveille quand on a de l'intelligence et de la conduite.

A Paris, ce 28 février 1784.

J'espère, mon cher Wagnière, que vous pourrez répondre promptement à la lettre que je vous envoie. Elle est restée sur ma table pendant plusieurs jours, un mal aux yeux assez considérable m'ayant empêché de lui donner même le petit passeport que voici. Cette incommodité ne me permet que de vous parler de ma tendre amitié en fermant cette

lettre. Je vous dirai cependant sous le secret que le Prince Henri se propose de faire un tour en Suisse au mois de juillet. Vous le verrez à Ferney. Je voudrais pouvoir être sûr de m'y trouver avec lui; je suis au contraire menacé de ne pouvoir bouger de Paris. N'en parlez à personne, parce que ce voyage n'est pas encore bien sûr. M. et M^{me} Necker sont aussi allés passer l'été chez vous.

A Paris, ce 29 mai 1784.

Jusqu'à présent, mon cher Wagnière, il est décidé que M. le comte d'Oels¹ ira dîner après-demain chez M. de Châteaueux et, comme c'est près de Ferney, il se propose de voir cette demeure d'un grand homme; il sera charmé que vous lui serviez de conducteur dans cette expédition. Si vous ne voulez pas attendre si longtemps pour lui renouveler votre hommage, venez demain matin sur les onze heures. Nos moments sont si souvent dérangés que je ne puis vous assurer d'avance que vous ne serez pas obligé d'attendre; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que M. le comte d'Oels désire beaucoup de vous voir.

Ce lundi 26 juillet 1784.

Le prince, mon cher Wagnière, a été si enchanté de tout ce qu'il a vu chez vous, qu'il y aurait volontiers passé la journée. Dans cet enchantement, il a pris en sortant un chapeau qui appartient à quelqu'un de chez vous, et il a laissé le sien. Je vous renvoie ce chapeau et vous prie de me renvoyer le chapeau du prince par le porteur. Je présente mes hommages à mademoiselle Wagnière.

Ce jeudi 29 juillet 1784.

Suscription : A Monsieur Wagnière à Ferney.

L'impératrice avait recommandé à Grimm d'acquérir un double exemplaire de l'édition de Kehl au fur et à mesure qu'elle serait mise en vente. « Lorsqu'elle paraîtra, lui écrivait-elle dès le 19/30 avril 1783, achetez-en de ma caisse deux exemplaires pour Wagnière, et envoyez les lui de ma part, et dites lui que dans l'un il marque ce qui est vrai et ne l'est pas, et qu'il me l'envoie. » Comme nous l'allons voir, Grimm n'oublia pas cette recommandation, et, les trente premiers volumes de cette édition ayant été mis d'un coup à la disposition du public, il ne manqua pas de les adresser à Ferney en double exemplaire. Peut-être que ce fut là l'unique achat qui fut fait au nom de Catherine. Il ne paraît pas, en effet, qu'après tous ses déboires l'impératrice ait jamais donné

1. C'était le nom du prince Henri pour voyager *incognito*. *Suscription* : A monsieur, monsieur Wagnière, à Ferney.

suite à son projet de souscrire à cent exemplaires. D'autre part, Beaumarchais se garda bien d'offrir à l'impératrice l'exemplaire de choix qu'il lui destinait et qu'il avait fait imprimer pour cela. Acquis plus tard, après bien des vicissitudes, pour le compte d'une autre impératrice, l'ex-impératrice Eugénie, cet exemplaire spécial n'a pas échappé à l'incendie qui réduisit les Tuileries en cendres. Il contenait, entre autres raretés, la collection des dessins originaux faits par Moreau pour illustrer les œuvres de Voltaire.

Il y a à peu près un mois, mon cher Wagnière, que je me proposais de vous écrire et de vous demander votre quittance, sans pouvoir y parvenir; je vous remercie de me l'avoir envoyée. Les six derniers mois de l'année passée m'ont prodigieusement dérangé. M. Tronchin Labat s'est engagé avec moi de vous faire tenir vos 1500 livres sans aucuns frais; Mandez-moi donc que vous les avez reçues, afin que je regarde cette affaire comme réglée, et si vous voulez par la même occasion écrire à l'Impératrice, je me chargerai de votre lettre, parce que je suis sûr que S. M. sera bien aise de la recevoir.

On nous menace toujours de l'édition de M. de Voltaire, mais rien ne paraît et je ne croirai à son apparition que quand je la tiendrai. Au reste, on dit que nous n'aurons que 30 volumes, c'est-à-dire tout ce qui a déjà été imprimé trente fois. Je tâcherai de vous faire passer votre exemplaire le plutôt possible quand nous l'aurons.

Je désire, mon cher Wagnière, que vous fassiez toujours des jaloux cet été; ce sera une preuve que vous êtes heureux, et rien ne me fera plus de plaisir. Je vous embrasse et vos enfants et M^{me} Wagnière, si elle le permet, et vous assure qu'il ne vous arrivera jamais autant de bien que je vous en désire.

A Paris, ce 22 janvier 1785.

Je n'ai pas manqué, mon cher Wagnière, d'expédier votre lettre à l'Impératrice, et au commencement de ce mois j'ai fait partir pour les Délices les 30 premiers volumes de l'édition de M. de Beaumarchais qu'on nous a délivrés, avec prière au possesseur des Délices de vous les faire passer. C'est l'exemplaire pour lequel j'ai souscrit par ordre de l'Impératrice, et vous vous rappellerez ce que S. M. désire de vous à cette occasion. Faites vos observations à votre loisir; vous me les enverrez ensuite, et je les ferai passer à S. M. I. Voici une lettre que M. Sutherland, banquier de la cour, m'a adressée pour vous. J'espère que votre santé est bonne. Je vous prie de dire mille choses pour moi à M^{me} et M^{lle} Wagnière; je sais que son frère n'est pas avec vous. Vous connaissez, mon cher monsieur Wagnière, tous mes sentiments et mon amitié pour vous.

A Paris, ce 24 mars 1785.

Votre dernière lettre, mon cher Wagnière, ne m'a fait aucun plaisir. Quel est donc le fripon qui vous menace de vous emporter votre bien ? Je me flatte au moins que ce n'est pas M. du Breuil, qui est à la Conciergerie depuis quelque temps ; on dit cependant que son affaire se civilise.

Où je ne me suis pas bien expliqué, ou vous ne m'avez pas bien compris. L'exemplaire de M. de Voltaire que je vous ai envoyé est à vous et doit vous rester. L'Impératrice en a un autre. Il vous sera aisé de faire un relevé de vos notes dans un petit cahier que j'enverrai à l'Impératrice dès que vous me l'aurez fait tenir, au lieu qu'il serait dispendieux et embarrassant de lui faire tenir l'exemplaire. Reprenez-le donc chez M. Tronchin et donnez-moi des nouvelles plus satisfaisantes de vous et de votre petite tribu, à laquelle je fais mille compliments.

A Paris, ce 20 juin 1785.

Revoir ainsi les œuvres de son ancien maître plaisait à Wagnière dans sa solitude de Ferney, où tout lui rappelait la mémoire du grand homme défunt et réveillait ses souvenirs. Il suivait de son mieux les livres qui parlaient de Voltaire, relevant leurs inexactitudes, rétablissant les faits et rectifiant les appréciations. C'est ainsi qu'il couvrit les marges d'un exemplaire des *Mémoires secrets* dits de Bachaumont de notes qui ont depuis été mises en lumière. Qu'il s'agit de contredire aux assertions de l'abbé du Vernet ou de tel autre auteur anonyme, il faisait appel à tous ceux dont les souvenirs pouvaient confirmer les siens. A Tronchin des Délices, il demandait quelques éclaircissements sur de prétendus propos du docteur Tronchin concernant les derniers moments de Voltaire ; il interrogeait le mathématicien Lalande sur le différend de La Beaumelle et de Voltaire. « J'ose m'adresser à vous, écrivait Wagnière à celui-ci, pour être instruit et me rectifier, si je me suis trompé dans les notes et remarques que j'ai faites sur le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, dans ma *Relation* du dernier voyage de M. de Voltaire à Paris et de sa mort, ou dans mes *Remarques et Additions* pour l'édition de Kehl » (Ferney, le 24 janvier 1787). Et Lalande s'empressait de répondre par une lettre qui débutait par les lignes suivantes, un peu bien ironiques si l'auteur était informé des mésaventures de Wagnière avec les personnes qu'il nommait. « Je suis enchanté, monsieur, d'apprendre, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vous travaillez sur la vie du grand homme que nous regrettons l'un et l'autre ; mais c'est à Paris que vous devriez être pour cela. M^{me} Du Vivier, M. de Beaumarchais seraient

charmés de vous avoir pour coopérer avec vous à une si juste entreprise ¹. » Apparemment qu'en tenant ce langage, Lalande ignorait tout ce qui avait empêché la collaboration de Wagnière à l'édition des œuvres de Voltaire. Je ne sais si l'ancien secrétaire de celui-ci se rapprocha, dans la suite, de Beaumarchais. Mais il est hors de conteste que Wagnière était dès lors en relations avec Decroix, ainsi qu'en fait foi une lettre qu'on lira ci-dessous. Or, Decroix était le directeur littéraire de l'édition de Kehl; c'est lui qui, en réalité, prit la part la plus active, littérairement parlant, à cette publication, et, en éditeur consciencieux, il essayait de s'entourer de tous les éléments utiles d'information. Il n'est donc pas téméraire de supposer après cela que Wagnière finit par avoir quelque part à l'entreprise de Kehl et dut fournir pour cela quelques renseignements.

Il me serait bien difficile, mon cher Wagnière, de répondre à votre lettre du 11 février, accablé comme je suis. Pourquoi ne voulez-vous donc pas qu'un aumônier et d'autres barbouilleurs impriment des sottises et des mensonges? Les presses seraient peu fatiguées si elles ne travaillaient que pour la vérité. Je me rappelle, à la vérité très confusément, que, dans un certain public, on faisait dire au docteur Tronchin ce que vous me citez de lui pour l'avoir lu en caractères moulés; mais vous pouvez être bien sûr aussi qu'il ne m'a jamais rien dit de pareil, à moi qui le voyais habituellement et qui m'occupais alors, comme de raison, de la perte de l'homme qui ne sera jamais remplacé. Souvenez-vous de ce que notre maître a écrit sur les mensonges imprimés; cela vous aidera à les mépriser. Autant que je puis me le rappeler, le docteur Tronchin fut éloigné plusieurs jours avant la catastrophe.

Quant à la *Vie* dont vous me parlez, je ne la connais pas davantage; mais je crois en connaître l'auteur. C'est un abbé du Vernet que j'ai vu une fois, qui prétend avoir été souvent à Ferney et l'ami particulier de M. de Voltaire et qui voudrait dédier sa nouvelle édition à l'Impératrice.

Vous trouverez ci-joint une lettre de M. Sutherland. Si vous avez une réponse à faire, adressez-la moi, et si elle renferme une lettre de change, passez-la à mon ordre.

Je vais tâcher de vous faire passer cette lettre par M. du Tertre, dont vous me donnez l'adresse. J'espère que cette voie est sûre et que vous m'en rendrez bon compte.

A Paris, ce 29 mars 1787.

Mille choses, je vous prie, à M^{me} et M^{lle} Wagnière.

1. *Mémoires*, t. II, p. 91.

A Ferney-Voltaire, le 27 septembre 1787.

Comme je me décide, monsieur, de partir pour Paris dans le courant du mois d'octobre, je vous prie de dire simplement de bouche à mon ami le sieur Morand, qui aura l'honneur de vous remettre ce petit billet, si vous serez à Paris depuis le 20 ou 23 octobre jusqu'au 23 novembre. Je réglerai mon départ sur votre réponse.

Je crois donc inutile de vous envoyer la petite note que vous me demandez puisque j'emporterai les articles avec moi.

En attendant l'honneur de vous voir, j'ai celui d'être avec tous les sentiments que je vous dois et que vous m'avez inspirés, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

WAGNIÈRE.

A Monsieur De Croix, Secrétaire du Roi, etc., ancien hôtel de Hollande, vieille rue du Temple, à Paris.

Ainsi que l'annonce la lettre qui précède, Wagnière vint à Paris à la fin de 1787. Bien entendu, il ne manqua pas de profiter de ce voyage pour exprimer de nouveau sa gratitude à celui qui lui avait rendu tant de services. « Je me fais encore ici un devoir et un grand plaisir, écrivait quelque part Wagnière (*Mémoires*, t. II, p. 40), de publier que c'est aussi à M. le baron de Grimm que je dois en grande partie les bontés extrêmes que S. M. I. a daigné avoir pour moi, qu'il m'a en quelque sorte servi de père depuis la mort de M. de Voltaire, et que ma reconnaissance respectueuse envers mon auguste bienfaitrice et envers lui est sans bornes, ainsi que pour plusieurs seigneurs russes qui m'ont honoré de leur amitié et de leur bienveillance. »

Le très laconique billet suivant de Grimm date de ce séjour à Paris.

Quelqu'accablé que je sois en ce moment, je serai fort aise, mon cher Wagnière, de vous voir demain matin entre onze heures et midi.

Ce samedi, 27 octobre 1787.

Suscription : A Monsieur Wagnière, n° 118 rue Notre-Dame de Nazareth.

C'est l'avant-dernier billet reçu par Wagnière de son protecteur qui soit arrivé jusqu'à nous. Le dernier date de quelques mois après. Il a trait, comme tant d'autres, à la pension qu'obtenait de Russie l'ancien secrétaire de Voltaire.

Voici, mon cher monsieur Wagnière, une lettre de M. Sutherland qui renferme sans doute une lettre de change pour votre pension. Je vous prie de me l'endosser et de me la renvoyer. Puisqu'ils ne veulent pas se corriger de cette manière-là à Pétersbourg, il faut les laisser faire, d'autant que si je venais à manquer, vous sauriez tout de suite à qui vous adresser pour l'exactitude du paiement de votre pension. J'espère que votre santé est bonne. Recevez les assurances de mon amitié et dites mille choses de ma part à M^{mo} et M^{lle} Wagnière.

A Paris, ce 20 mars 1788.

Bientôt après les temps s'assombrirent singulièrement. Grimm fut contraint de quitter la France, et l'impératrice, en voyant l'œuvre qu'avaient préparée les écrivains qu'elle encouragea, était moins indulgente aux audaces de la pensée libre. Que devint Wagnière au milieu de la tourmente? Les malheurs des individus se perdent dans l'ouragan qui secoue tout un peuple comme la goutte d'eau dans le cyclone. Pourtant la correspondance que continuent d'échanger Grimm et l'autocrate donne parfois des nouvelles de leur protégé. On a vu avec quelle sollicitude quasi paternelle Grimm veillait sur les intérêts de Wagnière, les ménageant et les dirigeant de son mieux. Ce sont eux encore qui feront l'objet des préoccupations du diplomate. « Je fais entrer sans scrupule dans le canon de mes épîtres inspirées, écrit Grimm à Catherine (5 mars 1791), celles que je reçois de temps en temps du fidèle Wagnière. Si on lui conteste d'être un grand Grec, on ne pourra nier qu'il ne soit un bon Israélite. Le baron de Sutherland ne m'a pas encore fait la remise de sa pension; mais Votre Majesté trouvera dans les lettres du bon Israélite la raison pourquoi je lui ai demandé une lettre payable en Hollande et non à Paris. Si j'avais payé à Wagnière ses 4500 livres à Paris, il en résultait, vu le beau taux du change, une perte de onze pour cent, soit pour lui, soit pour la caisse impériale de Paris. Pour prévenir cet inconvénient, comme j'avais quelque peu d'argent à Francfort, j'ai autorisé Wagnière de tirer sur Francfort au lieu de Paris, et de cette manière il n'y a eu de dommage pour personne, si M. Sutherland me rembourse en Hollande, d'où je pourrai remplacer à Francfort sans perte ce que j'en ai tiré, au lieu que de Paris cela ne me serait pas également possible. Dès que le baron de Sutherland m'aura fait cette remise, je lui ferai passer le reçu du fidèle Wagnière pour sa décharge envers le cabinet impérial. » Un mois après (15/26 avril 1791), l'impératrice s'empressait de répondre : « M. Sutherland remplira vos intentions au sujet de Wagnière, etc.

Est-il commandant général de quelque municipalité? J'en ai deux ici qui sont devenus fripiers, et qui se disent égaux à M. de La Fayette, ou comment faut-il le nommer? »

Je ne sais si Wagnière remplit quelque fonction sous le régime nouveau, comme le demandait l'impératrice. Ce qui est certain, c'est qu'il n'oubliait pas ses protecteurs et ne manquait pas de leur témoigner sa gratitude aussi souvent qu'il le pouvait. L'impératrice recevait ses lettres avec plaisir; elles l'amusaient et l'autocrate faisait à la prose de Wagnière comme à celle de Grimm l'honneur de la commenter avec *humour*. Une page adressée à Grimm sous cette forme est à cet égard fort intéressante. « Il est étonnant tout ce qu'il y aurait à dire sur et à cette lettre », écrivait Catherine à propos d'une épître de Wagnière contenant ses félicitations sur la paix avec la Suède (9/20 mai 1791). « Imaginez-vous qu'il avait des inquiétudes pour nous; celle-ci m'en marque bien son attachement, et je suis fâchée qu'il en ait eu. Son respect et sa vénération pour son ancien maître le rendent un être vraiment intéressant, car la reconnaissance est bien rare, mon cher monsieur, aurait dit le divin [Grimm]; dans des temps aussi embrouillés que remplis de brouillamini, on n'en a pas même pour des royaumes rendus, pour des couronnes données, etc., etc., etc. Tout ceci sont des réflexions du commentateur, comme vous le jugez bien. Il ajoute que c'est le cas de l'impératrice de Russie et de son empire vis-à-vis de trois de ses voisins, la Prusse, la Pologne et la Suède. Wagnière, après avoir écrit une page et demie, craint d'être importun; il est agréable de lire cela après avoir fait une pancarte de 15 feuilles, et il est très maladroit, ajoute le commentateur, d'en faire faire la remarque à celui qui aura ces 15 feuilles à parcourir dans tous les sens et puis à les lire de suite, et enfin à les commenter à son tour. On n'a jamais rien vu assurément de pareil que le contenu de ces 15 feuilles; je prie le ciel que vous n'en mouriez d'étouffement, de rire, d'étonnement, de lassitude, de persévérance de lecture, d'innombrables réflexions, d'idées et d'imagination, sans compter le développement qu'elles produiront. Mais surtout n'allez pas devenir aveugle en les lisant. Wagnière dit qu'il y a du chaos : jamais rien ne le prouva mieux que ces 15 feuilles, et surtout cette quinzième, et le *fiat lux* pourrait y venir à propos. »

Il fut un temps où ces nouvelles de Ferney qui plaisaient à Catherine vinrent à lui manquer, et la souveraine en fait la remarque. « Je ne me souviens pas d'avoir rien entendu sur le compte de Wagnière », écrit-elle à Grimm, le 4/15 juin 1792. Et,

longtemps après, le 30 avril 1794, Grimm, qui, malgré la tourmente, ne perd de vue ni son protégé ni les intérêts de celui-ci, rassure la souveraine sur le sort de Wagnière. « Enfin je mets sous les yeux de Votre Majesté impériale deux lettres de ce pauvre Wagnière, que je crois prisonnier ou à peu près, à Ferney. Je l'ai autorisé à tirer sur une maison de banque de Francfort pour la somme de quinze cents livres, que j'ai reçue du cabinet pour sa pension de 1793. C'est l'unique manière qui reste pour garantir de tout danger la pension et le pensionnaire. »

Comment Wagnière avait-il vécu pendant les jours troublés? Il avait échappé au péril, et c'est là l'essentiel. Sans doute que le grand nom de Voltaire ne lui fut pas inutile pour cela et le sauvegarda. Nous perdons ensuite la trace du fidèle secrétaire. Le 17 novembre 1796, l'apoplexie terrassait Catherine, et nul plus que Wagnière ne dut ressentir cette fin qui le privait d'une protectrice et sans doute aussi d'une pension. Comme Grimm, il survécut pourtant assez longtemps à celle qui les avait honorés tous deux de sa bienveillance, quoique à des titres divers. Beuchot, qui connut et pratiqua Wagnière, dit que celui-ci mourut vers 1807, apparemment à Ferney (*Œuvres de Voltaire*, t. XLI, p. 412). S'il en fut ainsi, Wagnière accompagna dans la tombe Grimm, dont le décès eut lieu le 15 décembre de cette même année. L'avenir ne devait pas tarder à réserver à Grimm la juste réputation à laquelle avaient droit son bon sens et sa pénétration d'esprit. Quant à Wagnière, ses vingt-cinq années de loyaux services auprès de Voltaire ont honoré sa mémoire : il reste maintenant celui de tous les secrétaires du patriarche qui l'a le plus aimé et qui lui fut le plus utilement dévoué.

PAUL BONNEFON.